

# ELYSE CARRÉ

# LES HÉRÉTIQUES



ROMAN

# ELYSE CARRÉ

## LES HÉRÉTIQUES



Livre choral où derrière chaque histoire personnelle se tisse une histoire partagée, une trame qui toujours semble la même, *Les Hérétiques* entremêle cinq destins : L'Hérétique est accusée de sorcellerie et contrainte de fuir village et famille ; Federica, militante communiste dans l'Italie des années de plomb bascule, de rage, dans le camp des Brigades rouges ; Ruth, une ménagère moyenne dans une Amérique en pleine guerre du Vietnam voit naître et s'épanouir en elle le sentiment féministe ; Ioulia, une jeune femme née dans la Russie de la fin du XXI<sup>e</sup> siècle pense, à tort, que sa beauté la mettra à l'abri du besoin ; Ispao, un être sans genre né dans une société qui semble s'être pacifiée, doit affronter la peur de l'autre et la colère de tous.

Les échos se font et se défont. Chaque personnage trace sa route, fait ses propres choix, essaie, échoue, réussit parfois... L'essentiel est de continuer l'indispensable combat pour l'émancipation.

L'Hérétique, Ruth, Federica, Ioulia, Ispao ont un point commun : le refus de renoncer. Connaître l'espoir ténu que leur destin n'est pas d'avance tracé. Se battre contre soi, s'extraire de l'inertie, de cette boue qui nous aspire et nous endort.

Ode aux luttes féministes, roman d'aventure, conte philosophique, *Les Hérétiques* est tout cela à la fois.

**Elyse Carré a 30 ans.**  
Elle vit à Paris.  
*Les Hérétiques* est son premier roman.



[WWW.INCULTE.FR](http://WWW.INCULTE.FR)





**ELYSE CARRÉ**

**LES HÉRÉTIQUES**

éditions inculte



« Et je sens que “je” pour moi est trop peu.  
Quelqu’un s’échappe de moi obstinément. »

MAÏAKOVSKI





## PREMIÈRE PARTIE

Je ne connais pas mon âge.

J'ai 27 ans.

Je n'ai jamais compté.

Je n'aime pas le dire.

J'ai 45 ans. J'en ai 19.

Je ne comprends pas bien cette notion.



*Die – 1572 – température inconnue*

« C'était la dernière fois, grand-mère. »

Les mots percèrent le silence qui les entourait. L'Hérétique continua à brosser son matériel comme si elle n'avait rien entendu. Faire disparaître le sang. Enlever les traces. Permettre qu'au matin on ne se souvienne plus de rien.

Elle sentait Hélène l'observer depuis sa paillasse, sa petite-fille suivait avec attention le moindre de ses gestes. Elle s'était hissée sur ses coudes et le cœur de l'Hérétique se serra quand elle vit à quel point cet effort lui coûtait, ses joues palpitaient et des gouttes de sueur perlaient à nouveau sur son front. Elle aurait dû se reposer pour se remettre de l'opération au lieu de se démener pour capter le regard de sa grand-mère. L'Hérétique ne pouvait pas faire semblant plus longtemps, elle devait lui répondre.

« Qu'est-ce que tu veux dire, ma chérie ? »

Elle entendit le corps de la jeune femme s'affaisser sur son lit. Ce n'était pas la réponse qu'elle attendait mais l'Hérétique n'avait pas le choix ; il fallait que la solution vienne d'elle. Ne rien présupposer, ne rien brusquer. La laisser arriver seule à la conclusion. Autrement, elle lui en voudrait, forcément.

« Tu sais très bien ce que je veux dire. Fais ce qu'il faut, je ne veux rien savoir.

– Tu es sûre de toi ? se força-t-elle à articuler.

– Tu veux que je meure la prochaine fois ? »

L'Hérétique leva finalement les yeux de la dague dont elle frottait frénétiquement la lame avec de la cendre. Elle regarda sa petite-fille ; le corps d'Hélène reposait sur la paillasse et des spasmes la parcouraient, obligeant la jeune femme à effectuer des mouvements brusques, des coups de pied, des torsions du cou. L'Hérétique était incapable de déterminer si ces spasmes étaient provoqués par la douleur ou par l'émotion.

« J'aurais pu y rester cette nuit, prononça-t-elle à grande-peine. Tu le sais mieux que moi.

– Je ne veux pas que tu me le reproches plus tard, s'entêta la grand-mère.

– On n'en parlera plus. Jamais. Et je n'en dirai rien à Alexandre. »

L'Hérétique hocha la tête en silence. Il n'avait jamais été question qu'elle évoque la moindre des venues d'Hélène au mari de sa petite-fille. Elle savait faire preuve de discrétion. Cette fois encore, les instruments étaient lavés, le scalpel, la pince, la dague, il n'y avait déjà plus trace de l'opération qu'elle venait d'accomplir, seulement de la cendre qu'elle disperserait au petit matin.

Elle avait pris l'habitude de camoufler ses interventions du temps où son Michel était encore en vie. Les gestes étaient entrés en elle et, des années après, alors que plus personne ne pénétrait dans son logis sauf pour lui demander de l'aide, elle continuait à exécuter son rituel avec précision.

L'Hérétique reporta son attention vers son étagère sans ajouter un mot. Elle ferait ce que lui demandait sa

petite-fille. Le cèdre pour représenter Alexandre. Le lin pour Hélène. Le lin envelopperait et ligaturerait le cèdre. La sève du cèdre ne pourrait plus s'infiltrer dans le terreau d'Hélène, la rigueur du lin lui ferait barrage. L'Hérétique n'aurait plus jamais à l'en débusquer, elle ne risquerait plus la vie de sa petite-fille pour la prémunir d'une énième grossesse, elle ne lui ferait plus avaler d'herbe ni de vinaigre.

Son regard parcourut l'étagère. De la sauge pour assainir. Toujours brûler de la sauge avant une telle opération.

L'Hérétique mit la main sur son bouquet et arracha une feuille, la positionna sur la branche de cèdre, l'entoura de tissu et serra de toutes ses forces. Elle déposa son ouvrage avec précaution aux pieds de la petite et alluma trois bougies qu'elle plaça à droite, à gauche et au-dessus de sa tête. Elle récitait en même temps une incantation qui ponctuait chacun de ses gestes. Les mots l'apaisaient, lui rappelaient qu'elle n'improvisait rien, qu'elle n'avait qu'à mener à bien le travail qu'on lui avait appris. Elle servit un nouveau verre d'alcool de verveine à Hélène, la força à le boire, puis en répandit sur ses ustensiles et sur l'assemblage de cèdre et de lin. Elle prit la bougie qui couronnait la tête de sa petite-fille et l'utilisa pour mettre feu au mélange de tissu et de bois imbibé d'alcool avant de le reposer à sa place. Elle devait maintenant se dépêcher, l'opération devrait être finie avant que le bois n'ait achevé de se consumer. Elle cautérisa la lame de son scalpel à la flamme de la bougie et expira longuement, pour calmer son pouls et assurer la précision de son geste. Tout en récitant ses formules à voix basse, elle se prépara à reproduire l'intervention que sa mère lui avait fait promettre de ne réaliser qu'en tout

## LES HÉRÉTIQUES

dernier recours. Les risques étaient nombreux et Hélène, entre toutes, en était informée.

Lorsque l'Hérétique atteignit le niveau de concentration nécessaire à l'opération, consciente du moindre de ses mouvements, attentive à l'extrême aux signaux que lui enverrait ce corps en souffrance, elle souleva le scalpel et l'enfonça dans le sexe de sa petite-fille.

*Moscou – 2098 – 23 °C*

« Tu vas y aller Ioulia, je ne veux rien entendre.

– Ce type me débecte, maman, je ne mettrai pas un pied dans son Magasin. Je peux trouver un autre boulot, laisse-moi simplement quelques semaines.

– Quelques semaines? Je t’ai laissé dix-sept ans, tu ne crois pas que ça suffit? Dix-sept années à te tourner les pouces, à te dandiner devant moi en minijupe au lieu d’apprendre quoi que ce soit. Je me contrefiche de ce que tu peux penser de Sacha. C’est un patron. Tu bosses, il te paie, point final. Tu quittes cette maison demain en même temps que moi pour aller au Magasin ou je ne veux plus t’y retrouver quand je rentre, c’est bien compris? »

Deux ans déjà que sa mère l’avait fait entrer au Magasin.

Les petits cadeaux avaient commencé dès la première semaine. Avaient suivi de près les propositions, les sorties, les repas. Un jour enfin la nuit à l’hôtel. Et puis toujours la même menace voilée, jamais formulée, toujours présente en elle. Et si son travail et celui de sa mère dépendaient de la manière dont elle répondrait à ses avances?

Les hommes comme lui, elle les connaissait depuis qu’elle avait l’âge d’allumer les regards dans le transurbain. Ses seins avaient commencé à pousser à 8 ans, encore une chose que sa mère ne lui avait jamais pardonnée. Anna

Petrovna jugeait sa fille trop jeune pour que lui naisse une poitrine. D'autant plus que, pour elle, ce moment n'était jamais venu. Elle avait conservé, même après sa grossesse, un torse plat d'adolescente qui se fondait dans la maigreur de sa silhouette. Rien ne semblait vouloir s'accrocher à cette femme, pas même la graisse. Pourtant, Ioulia n'était pas particulièrement précoce, toutes les filles de sa génération développaient de la poitrine vers cet âge-là.

« Vos seins commencent à pousser ? Vous voudriez en savoir plus sur ce miracle de la nature ? » Un singe animé leur avait tout expliqué dans une vidéo obligatoire de troisième année : « Grâce aux capsules d'hormones que vous, ainsi que vos mères, avez ingérées au cours de votre vie, vos corps se féminisent dès la petite enfance. L'humanité progresse vers un âge où la femme pourra enfin jouir de son corps tout au long de son existence, de la petite école à la maison de fin de vie. N'est-ce pas fantastique ? »

« N'est-ce pas fantastique ? N'est-ce pas fantastique ? » avait répété son amie Svetka tout en pelotant allégrement ces boules de chair qui s'accrochaient à présent à sa poitrine. Svetlana éclatait toujours de rire devant l'air offusqué de Ioulia quand elle lui faisait de telles blagues, et puis elle s'enfuyait en courant. Ioulia évitait de repenser à cette période, avant qu'elles ne s'éloignent, avant que Svetlana ne prenne offense du peu d'intérêt qu'on lui portait quand elle était en présence de Ioulia. Peu de ses amitiés résistaient à cette réalité pourtant banale : quand elle se trouvait dans une pièce, c'est elle que l'on regardait.



« C'est ton nez, lui disait son père quand elle n'était encore qu'une enfant. Un tel nez, au milieu d'un visage, ça devrait le défigurer. Que tu puisses être belle, avec cette flèche qui te jaillit d'entre les yeux, c'est cela qui fascine Solnychka, tu n'y peux rien. Tu brilles plus que les autres et parfois tu éblouis, mais personne n'aurait la bêtise de regarder le soleil dans les yeux, n'est-ce pas ? Tu leur diras, à ceux et celles qui t'ennuient. Dis-leur que tu es le petit soleil de ton papa et que lui seul a le droit de te regarder. »

Il ponctuait chacune de ses phrases d'un grand trait de vodka suivi d'un gros cornichon. Il déclamait la suivante avant d'avoir dégluti et parsemait ainsi son discours de miettes vertes et acides que Ioulia devait éponger, après, contournant son corps endormi en veillant à ne pas l'effleurer.

Il buvait, c'est vrai, mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? Travailler ? Certainement pas. Comment aurait-il trouvé un emploi dans un monde auquel il ne comprenait rien ? Un monde dont il s'était éloigné petit à petit au fil des ans, se marginalisant chaque jour un peu plus, jusqu'à ne trouver d'intérêt que dans l'alcool qui parcourait ses veines.

Contrairement à certains hommes de la Fédération, son père n'avait pas prévu de faire carrière dans l'alcoo- lisme. Il n'y était même pas particulièrement prédisposé, mais il avait fait un pari quand il n'était encore qu'un jeune homme, qu'il n'avait pas d'enfant et venait de ren- contrer celle qui deviendrait sa femme. Il l'avait fait sans réellement avoir conscience des risques qu'il prenait, parce qu'à l'époque cela lui semblait la seule option viable, l'unique voie qui ait du sens. Alors que le monde entier se

modernisait, que depuis l'entrée dans la seconde moitié du  $\text{xxi}^{\text{e}}$  siècle plus personne n'osait imaginer trouver un emploi sans maîtriser habilement la connectivité digitalisée, le commerce numérique et un minimum de cybernétique, lui s'était mis en tête que tout cela ne tiendrait pas. Il avait refusé d'apprendre à se servir des boîtiers de connexion et de leurs transmetteurs, n'en avait équipé ni lui-même ni son foyer, et avait employé à la place toute son énergie et tout son argent à se former au plus historique des métiers : agriculteur. Il avait commencé dans la datcha d'un ami, dans la banlieue de Kazan, pendant que sa femme trimait déjà dans une boutique de vêtements. Il avait construit un potager et s'était formé aux techniques les plus avancées de culture sans pesticides. Il croyait que le monde se réveillerait et qu'alors il favoriserait ce type de projets. On avait vu des phénomènes similaires, des prises de conscience soudaines, des individus qui prétendaient reprendre le contrôle de leur alimentation. Cela avait été le cas dans les années 1970, avec les hippies qui s'opposaient à l'émergence des organismes génétiquement modifiés. Ou dans les années 2030, quand les vegans avaient réussi à faire fermer les usines à vaches, celles où les animaux se faisaient percer le ventre pour qu'on puisse suivre plus minutieusement l'évolution de leur production de lait. Il pensait que de tels mouvements réapparaîtraient.

Stepan Ivanovitch Kalbanskiy aurait cependant été bien en peine de formuler sa pensée de manière aussi explicite. Il n'avait pas sciemment réfléchi à tout cela. Le père de Ioulia n'était pas le genre d'homme à établir de grandes théories, il se contentait de pressentir, instinctivement.

Quelque chose devait changer. Les gens ouvriraient les yeux. Et même si cela n'arrivait pas, le système finirait bien par s'écrouler et, alors, il serait l'une des rares personnes à savoir comment subvenir à leurs besoins, comment accomplir ce geste pourtant millénaire : faire sortir de la terre l'alimentation nécessaire à leur survie.

Il avait agi, convaincu d'être le seul à ne pas se tromper dans un monde à la dérive. Il réussit à convaincre sa femme de se joindre à lui, d'abandonner son emploi rémunéré pour l'aider à nettoyer les ruines de maisons laissées à l'abandon sur des terrains qui ne valaient plus rien et à les transformer en champs cultivés. Ils avaient passé près de cinq ans – les cinq premières années de la vie de Ioulia – à trimer côte à côte, évacuant les débris, retournant la terre, semant, bêchant, fauchant, arrachant les mauvaises herbes et les gourmands, jusqu'à obtenir des rangées de fruits et de légumes abîmés par les maladies et les rongeurs.

Anna Petrovna ne lui avait jamais pardonné de les avoir ruinés. Sa rancune englobait d'un même élan Ioulia et son père. Elle ne pouvait regarder ni l'un ni l'autre sans que se forge dans sa tête l'idée qu'ils étaient responsables de sa perte. Pour des raisons différentes, mais coupables tous deux. Pourtant, Stepan Ivanovitch aurait-il vraiment pu prévoir que les cultures en plein sol seraient proscrites par les régulations sanitaires internationales ? Qui aurait alors pu parier que l'on interdirait ce qui avait jusque-là toujours été fait, sous prétexte d'un trop grand manque d'hygiène et d'un usage non rationnel des réserves hydrauliques et énergétiques ? que seuls les produits cultivés hors-sol

seraient autorisés à être commercialisés? Aujourd'hui, cela paraissait évident. Pour Ioulia, qui n'avait pas vu de terre depuis l'expropriation de sa famille, la question ne se serait jamais posée; l'idée d'un légume poussant dans le sol – c'est-à-dire sans contrôle de ses conditions de croissance – lui paraissait même légèrement absurde, une frivolité digne des sociétés sauvages de l'ancien temps, mais elle n'arrivait pas pour autant à en vouloir à son père. Quatorze ans après sa faillite, il cuvait encore son rêve déchu, exilé à la capitale dans un logement qui ne devait être que provisoire, loué par un lointain cousin pour un nouveau début, et dont ils n'avaient jamais réussi à s'extraire. Sa femme le haïssait pour cela mais sa fille, dans un coin de son esprit, un coin dont elle n'osait pas s'approcher trop longtemps, admirait cet homme d'avoir eu un rêve et de l'avoir vécu, même s'il en payait lourdement le prix.

Ioulia pensait à cela tout en malaxant la peau de son visage pour y faire pénétrer la crème. Lui avait eu un rêve. Elle n'avait même pas eu la force de le formuler. Uniquement cette protestation, quand sa mère l'avait forcée à rejoindre le Magasin. Presque plus pour la forme qu'autre chose. Elle aurait pu pousser plus loin, son père l'aurait soutenue, à sa façon mais il l'aurait fait, il n'aurait pas laissé sa mère la mettre à la porte. Mais c'est de son plein gré qu'elle s'était levée le lendemain matin et avait enfilé la tenue que sa mère lui avait achetée pour sa cérémonie de remise de diplômes et qu'elle n'avait jamais pu étrenner. Une tenue distinguée et érotique à la fois, une vraie tenue de femme. Une tenue du Magasin.

Sacha avait été enchanté quand il l'avait vue entrer. « C'est exactement de cela dont j'ai besoin, avait-il affirmé, des femmes qui savent porter mes vêtements, qui les mettent en valeur. Des femmes qui ne demandent pas aux vêtements de les habiller mais qui, elles, habillent les vêtements. » Il l'avait observée plusieurs secondes, ses yeux traînant sur chacune de ses formes, prenant un plaisir évident à soumettre la jeune fille à un examen auquel elle ne pouvait se dérober, avant de conclure : « Ioulia Stepanovna, vous êtes mon trésor et je ne vous laisserai plus jamais partir. »

Il avait tenu parole. Grâce à ces mots, et aux nombreuses litanies qui les avaient suivis, il avait réussi à la convaincre qu'elle avait un rêve, qu'elle deviendrait une égérie, une de ces femmes adulées du monde entier pour leur beauté et leur sens de la mode, et que ce rêve, c'était lui qui le ferait se réaliser. Cela s'était fait progressivement.

Ils s'étaient vus presque tous les jours. Au Magasin, il l'appelait à la moindre occasion. « Mademoiselle Kalbanskaya, pouvez-vous passer me voir ? J'ai des chiffres que j'aimerais vérifier avec vous. » Pour des déjeuners, toujours loin du bureau, au cours desquels ils passaient plus de temps dans sa voiture qu'au restaurant, sa main s'égarant entre ses cuisses, leurs habits se faisant de plus en plus rares au fil des kilomètres et des embouteillages. Ils avaient même passé des soirées entières ensemble, quand sa femme relâchait sa garde. Il venait la voir dans le studio qu'il lui avait trouvé, à quelques centaines de mètres de l'appartement de ses parents mais de l'autre côté de la frontière sociale, dans un immeuble de vingt-trois étages,

avec une baie vitrée donnant sur le monastère de Novodievitchi et l'étang qui s'étendait au pied de son enceinte. Ioulia prenait un plaisir indescriptible à contempler du haut de son nouveau statut l'étendue d'eau autour de laquelle elle avait passé tant d'heures à jouer lorsqu'elle était enfant. Plus besoin de se glacer les doigts en hiver pour admirer la splendeur apaisante du lieu, ni de salir ses bottes dans les allées boueuses de neige fondue au printemps. Elle trônait, et cela lui donnait l'impression d'être enfin à sa place.

Quand Sacha venait lui rendre visite, elle lui commandait à manger et ils s'allongeaient sur son lit. Ils passaient des heures à écouter de la musique ; il avait commencé sa carrière comme producteur et avait mille et une anecdotes à partager avec elle sur les groupes qui avaient enchanté son enfance. Elle l'écoutait passionnément et une fois rassasiés d'histoires, lui de les raconter et elle de les entendre, ils faisaient l'amour. Suite à quoi il se rhabillait. Il ne restait jamais dormir. Elle en était venue à considérer ces moments volés comme le point culminant de son existence. Le passé glorieux de Sacha devenait une promesse de son avenir. L'avoir à ses côtés, dans cet appartement qu'il louait pour elle, prouvait qu'il croyait en elle, que son passage dans les bureaux du Magasin – à orienter et à conseiller des femmes richissimes par l'intermédiaire de son transmet', assise dans une salle immense, le dos à un écran vert qui permettait à la clientèle de visualiser dans ses lunettes la boutique et ses produits – n'était que le premier pas vers la gloire.

Ils avaient rendez-vous une heure et demie plus tard. Il lui enverrait un taxi en bas de chez elle, pile à l'heure. Un taxi qui aurait à charge de l'acheminer jusqu'à lui. Ainsi qu'il le faisait toujours.

Elle devait se dépêcher si elle voulait être parfaite. Ioulia reposa son khôl sur la tablette à maquillage et utilisa son transmetteur pour faire disparaître la commode et libérer l'espace nécessaire pour se voir de plain-pied dans le miroir. Elle vérifia son reflet dans la glace en ne laissant aucun détail au hasard. Si elle ne se trompait pas, si cette invitation était bel et bien la concrétisation des discours qu'il avait recommencé à lui susurrer à l'oreille lorsqu'ils étaient tous les deux, ce soir pourrait être le moment qu'elle attendait avec tellement d'impatience.

« Tu ne peux pas passer ta vie à l'autre bout d'un CEI. Nos experts sont talentueux, évidemment qu'ils le sont, mais aucun canal d'échange d'informations ne saurait rendre la grâce avec laquelle tu occupes un espace. Tu dois passer au niveau supérieur, arrêter de vendre des produits pour les représenter. On pourrait avoir un gros succès, Iouli, j'en suis sûr. Fais-moi confiance, je vais te présenter des gens. Ça fait longtemps que j'y pense, peut-être même depuis que je t'ai vue. Je te l'avais dit d'ailleurs à l'époque, tu t'en souviens ? »

Si elle s'en souvenait ? C'est la première fois qu'ils s'étaient retrouvés nus ensemble. Il lui avait demandé de l'accompagner pour une séance d'enregistrement ; il voulait un échantillon suffisant pour pouvoir assurer sa promotion. L'échantillon avait disparu en même temps que ses vêtements. Ils avaient fait l'amour et n'en avaient plus jamais reparlé.

« Ce n'étaient pas les bonnes personnes. Ni le bon moment. La haute couture a été bouchée ces deux dernières années à Moscou. À cause de ces connards de Lagos et de Tokyo City. Mais le vent tourne, chérie, et cette fois on va le saisir. On va se glisser dans son courant et s'envoler au plus haut des cieux. Tu me crois, bébé, n'est-ce pas ? Tu as confiance en ton Sacha ? »

Il est des questions qui ne demandent pas vraiment de réponse.

Ioulia s'appliquait à ombrer sa paupière inférieure. Tout était affaire de proportion. Si elle arrivait à accentuer la grandeur de ses yeux, alors son nez ne serait plus aussi impressionnant et sa beauté non plus. Elle redeviendrait normale. Toujours plus belle que les autres, mais dans un spectre qui serait celui de l'acceptable. Et si ce soir il lui présentait enfin quelqu'un qui pourrait la lancer comme modèle – sinon pourquoi lui en aurait-il reparlé ? –, alors elle avait tout intérêt à ne pas être trop belle.

Elle avait appris avec les années à ne pas sous-estimer l'effet que son apparence pouvait avoir sur les autres. Même les hommes avaient du mal à la première rencontre.



Des sons graves, des rythmes lents, Ispao reconnut la voix du chœur qui s'élevait dans la pièce voisine. Leur murmure ne ferait que grandir. Serrés les uns contre les autres, les enfants de la Peur accueillaient les invités dans leur domaine. Ispao avait encore du temps avant de les rejoindre, le public ne faisait que s'installer, s'imprégner de l'intensité du lieu.

L'assistant vint rematifier son visage. La peinture rouge asséchait sa peau et Ispao dut lutter contre l'envie de se gratter l'arête du nez, rien qu'une fois, pour faire disparaître cette démangeaison insupportable. Ispao plissa les yeux de toutes ses forces. Ne pas y prêter attention, cela se dissiperait dès que la transe commencerait. Tout comme le poids des longues tresses nattées au sommet de son crâne. Aujourd'hui particulièrement, il ne fallait pas se laisser distraire. Son esprit devait se concentrer sur l'émotion qui prenait de l'ampleur. La réputation de sa Maison était en jeu et Ispao ne pouvait pas se permettre le moindre faux pas.

Le datura faisait effet lentement. La plante commença par s'emparer de ses extrémités, ses pieds n'étaient déjà plus tout à fait les siens, puis son rythme cardiaque décéléra et sa respiration l'entraîna vers une autre temporalité.

Tout y était ralenti, chaque ressenti résonnait jusque dans les moindres parcelles de son corps. Le seul effleurement du pinceau sur sa joue lui procura des frissons, son ventre se contracta et une convulsion monta. Pas encore. Ispao devait rester à ce stade très précis. Avant que la drogue ne prenne le dessus, au moment où tout était là, où tout était compréhensible, où la réalité brillait d'une évidence déconcertante. Avant de lâcher et de laisser exploser la peur.

Le murmure de l'autre côté du rideau se fit plus fort. La salle devait être plus remplie qu'à l'accoutumée car le public se pressait pour la première séance d'une nouvelle Méduse. L'ascension d'Ispao au rang de représentant de la Peur était attendue fébrilement par les habitants de Calbano. Tous les habitués de la Maison seraient là, et certains n'étaient pas venus depuis des semaines précisément pour cela, pour être sûrs d'être en pleine émotion au moment de son explosion. Cette tension accumulée se sentirait pendant la cérémonie. C'était peut-être d'ailleurs principalement de là que venait l'intensité des premiers rituels, songea Ispao pendant que l'assistant finissait de tamponner sa peau avec un mouchoir : des attentes des autres, de leur besoin d'exorciser cette peur trop longtemps conservée.

« Tu forges ton identité au cours de ce rituel. Avant cela, tu n'as jamais su qui tu étais. Tout ce que tu savais, tu t'apercevas que ce n'était rien de plus que des croyances, des semblants de vérité auxquels tu t'accrochais faute de mieux. » Les paroles qu'Ero, son mentor, lui avait répétées la veille l'apaisaient. Ispao devait faire confiance au seul autre être de Calbano qui avait vécu exactement les mêmes instants. « Quand tu sortiras de cette salle tu seras

tout autre, et c'est cette transformation qui donne sa force particulière au premier rituel. »

Ispao respirait lentement, les yeux à demi fermés. Ne pas y penser, pas encore. La règle principale, et même l'unique d'après Ero, était de ne pas s'ouvrir aux autres avant d'entrer dans la salle. Le public avait amené toutes ses émotions, mais ce n'étaient pas elles qu'Ispao devait ressentir. Ol devait réussir à ne pas se laisser envahir par les attentes des visiteurs et à se construire un lieu auquel aucun autre n'aurait accès, où personne ne pourrait l'atteindre. C'était la seule chose qui lui permettrait de tenir dans la salle du rituel, la pensée qu'ol avait un lieu où revenir, l'assurance de pouvoir mettre fin à tout moment à cette exposition, simplement en retraversant le rideau qui délimiterait sa loge.

De l'autre côté, les scansion des choristes s'accéléraient, leurs voix se firent plus présentes. Ispao pouvait deviner l'atmosphère qui se construisait, pour l'avoir vue si souvent quand ol participait aux rituels en tant que simple chanteur. Les visiteurs de la Maison de la Peur devaient être en train de finir leur première boisson, de se laisser bercer par le chœur sans y penser. Certains devaient même se demander la raison de leur présence. Était-ce réellement nécessaire ? Pourquoi avoir dépensé ses économies pour assister au rituel ? Ols ne s'en souviendraient qu'en voyant Ispao. En observant la future Méduse, les spectateurs se laisseraient aspirer par l'intensité de son voyage et le doute disparaîtrait.

Son corps se leva. C'était le moment. Ispao le sut, du plus profond de son être, dans chacun de ses os. Sans que sa conscience n'ait plus le moindre rôle à jouer.

## LES HÉRÉTIQUES

Ispao laissa les fourmillements prendre le dessus et s'abandonna au frisson qui montait dans sa poitrine. Son corps se mit à marcher. Ol aurait pu voler, le sol n'était plus présent sous ses pieds. La lumière se fit de plus en plus blanche.

La future Méduse écarta le rideau et se laissa happer par la salle.

*Milan – 1972 – 21 °C*

Elle était sur le point de terminer son discours lorsque la sonnette retentit. Federica pesta. Ce maudit fer à repasser avait détraqué son emploi du temps. Elle aurait dû être plus attentive. Un peu plus tôt dans la journée, elle avait positionné la chemise sur la table en pensant à son texte, appuyé le fer dessus et, quand elle avait voulu la retourner, la manche droite avait un pli marqué sur toute sa longueur. Elle détestait quand de tels détails venaient se mettre en travers de l'organisation de sa journée.

Federica sentait les mots justes lui échapper. Elle avait conscience de n'avoir que quelques minutes. Elle aurait même déjà dû avoir fini, mais plus elle s'ingéniait à se concentrer et plus la formule qu'elle cherchait s'éloignait. Elle entendit des bruits monter du couloir et essaya de ne pas y prêter attention. Pietro était là pour accueillir les Diperonni et les faire patienter le temps qu'elle les rejoigne. Il était bien meilleur qu'elle de toute façon pour ce genre de mondanités. Elle était plus à sa place dans la cuisine, à peaufiner son discours sur un coin de table. Elle allait toujours trop vite à l'essentiel et demandait aux gens des nouvelles de leur comité avant de leur avoir dit bonjour, ou proposé un verre. Elle poussa le plateau de fromages et la pile d'assiettes auxquels elle disputait son coin de table et tapota son stylo contre son nez.

Federica s'agaçait. Elle était à l'étroit, assise là, à gri-bouiller au milieu des préparatifs de la soirée, quand la partie promettait d'être bien plus serrée que Pietro ne voulait bien l'admettre. Son mari refusait de reconnaître que leur syndicat s'encroûtait. Pire que cela, que personne en son sein n'était prêt à entreprendre de réforme conséquente. Même parmi leurs amis et leurs alliés, cette petite élite qu'ils avaient convoquée chez eux ce soir-là après l'action devant l'usine dans l'espoir, une fois de plus, d'opérer une réorientation de leurs revendications et de leurs modes d'action. Ils étaient la branche milanaise tout de même, c'était supposé avoir du poids en Italie. « La branche milanaise », très bien comme axe. Federica se remit à écrire tout en répétant ses phrases à voix basse : « Nous devons prendre sur nous la responsabilité qui nous incombe et nous opposer aux lignes nationales si nous voulons que les ouvriers recommencent à s'intéresser à nos discours. »

Federica se força à contenir son énervement, elle devait paraître calme, inspirer de la confiance. Elle réunit ses feuillets en une petite pile bien propre. Les mots-clés, soulignés en rouge, ressortaient sans qu'elle n'ait à jeter plus qu'un coup d'œil sur les pages. Elle était prête. Elle inspira profondément et franchit les quelques mètres qui la séparaient de leur salon, où son mari et leurs deux amis l'attendaient pour aller retrouver le reste de leurs camarades devant l'usine.

Ils étaient convenus d'une action de masse, pas seulement les comités locaux, mais tous leurs appuis milanaï. Ils devaient donner l'envie aux ouvriers de raviver

la flamme de 1969, leur rappeler qu'il ne manquait qu'eux pour que le mouvement social reprenne de plus belle.

Ils n'étaient qu'une vingtaine à les attendre quand ils arrivèrent. Federica ne put s'empêcher de montrer sa déception. Pietro fut heureusement le seul à remarquer son soupir. Il serra sa main dans la sienne pendant quelques secondes et lui glissa un « ça va aller, Rica » avant de se mettre à parler. En retour, lorsqu'il se tourna vers Federica pour qu'elle prenne la parole, elle prit le temps d'imposer une pression de la main sur son épaule avant de commencer. Il s'agissait d'un signe, leur manière de se soutenir avant d'entamer un coup ensemble. Ce poids sur son épaule voulait dire: je suis là et j'ai confiance en nous. Ils se l'appliquaient l'un à l'autre, suivant la situation et, surtout, quand ils percevaient chez leur conjoint un besoin d'être rassuré. Federica sentit Pietro se détendre sous ce contact familial. Elle ne s'était pas laissé démoraliser par le nombre misérable de personnes qui avaient répondu à leur appel. Il lui adressa un regard déterminé et un léger hochement de tête qui signifiait qu'elle pouvait commencer. Le moment était venu.

« Je tiens à remercier tous les camarades présents aujourd'hui et à vous rappeler l'importance de la réunion qui suivra cette action et se déroulera chez nous. Je sais qu'il n'est jamais facile de dégager du temps, encore moins quand il s'agit d'une réunion facultative, laquelle vient s'ajouter à toutes celles qui rythment déjà notre quotidien, et que par-dessus le marché on ne sait pas très bien sur quelles bases on a été convoqué. »

Quelques rires, des hochements de tête et même des soupirs pour abonder en son sens. Il fallait qu'elle les ferre,

elle n'avait que quelques minutes avant qu'ils ne décident pour de bon que cette soirée ne servirait qu'à rencontrer de vieux camarades, à distribuer deux trois tracts et à rentrer chez eux. Elle s'efforça de croiser le regard de chacun pour les obliger à la considérer, à se souvenir des obligations qu'ils avaient envers eux, Pietro et Federica, les militants infatigables qui avaient répondu présents à toutes leurs demandes. Qui autant qu'eux avait été prêt à cuisiner toute une semaine pour le piquet de grève d'une usine qui n'était pas la leur ? Qui venait encore et toujours animer des réunions de discussion sur les bases théoriques du marxisme et l'histoire des révolutions ? Ils n'avaient jamais dit non, et c'est précisément cela que Federica comptait leur rappeler au moment où elle croiserait leur regard. Tandis qu'elle parlait, cependant, tous détournaient les yeux, l'air gêné. Tous sauf une femme, debout contre le mur. Une femme que Federica n'avait encore jamais vue.

Cela n'arrivait pas d'habitude, qu'une inconnue participe à l'une de leurs actions, encore moins une action extraordinaire appelée uniquement par elle et Pietro. La femme était jeune, plus encore que Federica, et cela non plus n'arrivait jamais.

Pourtant, elle était bien là.

Elle la regardait.

Et elle souriait.

Federica sursauta en croisant son regard. Alors que tous les autres hochaient vaguement la tête tout en gardant les yeux rivés au sol, elle restait bien droite, regardant tour à tour Pietro et Federica. Surtout elle d'ailleurs, remarqua Federica pendant qu'elle finissait son exposé. La présence



de cette inconnue était-elle un bon présage ? Allaient-ils enfin réussir à prêcher à d'autres qu'aux convaincus ? ou venait-elle semer le trouble dans leur organisation ? Pietro prit le relais et Federica cessa de s'intéresser à l'inconnue. En écoutant son ton docte et décidé, Federica ressentit un frisson de fierté pour son mari, pour son couple, pour tout ce qu'ils pourraient encore accomplir ensemble au cours des années à venir. Ils avaient travaillé dur pour en arriver là, à cette fluidité dans leurs interactions, à cette assurance devant un public. Ils avaient passé des heures à discuter des techniques rhétoriques les plus pertinentes, des nuits à revoir chacun des instants de la réunion dont ils sortaient, analysant comment ils auraient pu renforcer leur impact, à quel moment ils avaient laissé trop de place à un opposant, quel soutien ils auraient peut-être pu solliciter. Il ne lui avait jamais paru déplacé d'utiliser le lit conjugal comme quartier général de leurs offensives. Federica était persuadée que la complicité d'un couple venait de là, de ces échanges au cœur de la nuit, et, lorsque Pietro mettait de côté leurs discussions pour se concentrer sur son corps, elle se contentait de se prêter au jeu, la tête encore pleine des stratégies qu'ils élaboraient. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de s'inquiéter de cet état des choses. Ils étaient excellents. Des compagnons de lutte exemplaires. Elle le voyait dans les yeux de leurs camarades, elle l'entendait derrière les soupirs de contentement de son père quand elle lui narrait leurs succès au téléphone.

Lorsque Pietro l'avait abordée pour la première fois à la sortie d'une réunion du parti, Federica s'était sentie flattée de son intérêt. Elle s'était aussi demandé ce qu'il pouvait

bien lui vouloir. Elle vivait encore chez ses parents et il avait près de dix ans de plus qu'elle, ce qui, à l'époque, lui paraissait le temps d'une vie entière. Mais Pietro ne s'était pas formalisé de sa froideur initiale et lui avait proposé de la raccompagner jusque chez elle. Il revenait de Rome où il avait participé à des occupations d'usine et il parlait avec passion des critiques des ouvriers face au parti, du sang frais qu'ils devaient apporter à la lutte et de son désir de rejoindre ce mouvement au plus vite.

Pietro ne correspondait pas à l'idée qu'elle s'était faite jusque-là de son avenir. Elle s'était imaginé partir courir les pays pour mener des révolutions partout où elle poserait le pied, telle une Bakounine des temps modernes, Tonio à ses côtés. Son frère, brillant de vie, compenserait son sérieux, qui lui donnait parfois un air sévère, et la ferait aimer de tous. À eux deux ils viendraient à bout de tous les obstacles qui avaient arrêté leurs parents : le patronat, l'État, le parti même s'il le fallait. Mais son frère avait plusieurs années de moins qu'elle et, tandis que Pietro lui faisait la cour, Federica avait conscience que Tonio ne partirait pas sur les routes avec elle. Elle n'était plus si loin d'avoir 25 ans et, à l'âge où le prince russe avait déjà rompu avec sa famille pour parcourir l'Europe, elle se contentait d'aider son père à la ferme et de participer aux réunions du parti. Elle n'osait pas partir seule et s'était mis en tête d'attendre son frère, qui peinait à finir ses études. Chaque jour de plus passé en Emilia-Romagna lui était une souffrance. Elle connaissait la moindre parcelle de leur village de Cunca, chacun de ses habitants, et pouvait affirmer avec certitude qu'il n'y avait pas d'avenir ici, pas de révolution possible, quoi que puissent en dire ses parents.

Pietro lui confia son projet de repartir au plus vite pour Milan. Tout était déjà organisé. Un soir, une fois leur marche terminée, il vint s'asseoir avec elle dans le salon familial, et cela se transforma aussitôt en habitude. Il lui parlait de l'usine, des corps qui trimaient jour après jour et qui ne demandaient qu'à se libérer. Des cœurs qui chauffaient. Du syndicat. De la solidarité ouvrière. Des mots qui résonnaient en elle plus fort qu'aucun discours amoureux ne l'aurait fait. De tous ces mouvements, on n'en entendait que les rumeurs à Cunca, les usines en grève, les manifestations massives, mais lui en ferait partie, pas plus tard que dans quelques mois. Et elle aussi, si elle décidait de s'unir à lui.

Ils se marièrent une semaine à peine avant son départ. Son compagnon de lutte. Elle allait enfin partir à Milan allumer les feux de la révolution, non pas avec son frère à ses côtés, mais avec cet homme au regard sérieux qui lui parlait de devoirs et de sacrifices.

Sur le point de quitter enfin sa campagne natale, Federica n'aurait alors jamais imaginé que trois ans plus tard, devant son usine, à Milan, entourée de militants du parti et des syndicats, elle ressentirait toujours cette drôle d'impression, ce soupçon de ne pas tout à fait vivre sa vie, de ne pas être là où se passait la révolution.

Federica s'agaçait et rédigeait des tracts avec la ferme résolution de remuer l'arrière-garde du parti communiste milanais, ceux qui ne croyaient plus au parti mais ne croyaient pas encore en autre chose, les camarades de Pietro qu'elle avait découverts en le rejoignant à la ville. Ils n'étaient pas les révolutionnaires survoltés de ses rêves

d'enfant, mais elle ne désespérait pas d'arriver à allumer un jour cette flamme en eux. Tout comme ses parents avant elle, elle mènerait le combat là où elle se trouvait et rien ne la ferait renoncer. Et son petit frère, qui avait dû rester au côté de leur père jusqu'à ce qu'il se résolve à employer un aide, les rejoindrait bientôt, apportant avec lui sa joie de vivre et son incapacité à rester en place. Ce n'était plus qu'une question de semaines. Alors, tout serait aussi parfait qu'elle pouvait le souhaiter.

Seule sa mère semblait douter de son bonheur et lui demandait parfois si elle était heureuse, mais Federica savait que la véritable question qui se cachait derrière ces inquiétudes était seulement : « Pourquoi n'es-tu toujours pas enceinte ? » Elle ne lui répondait jamais qu'elle forçait Pietro à se retirer lorsqu'elle entendait son souffle se faire trop court. Elle ne pourrait pas être aussi efficace avec un enfant dans les pattes, elle en était persuadée. Sa mère ne voulait pas le comprendre mais elle avait vécu à une autre époque.

Pietro conclut son discours en distribuant une petite pile de tracts à tous les participants. Leur objectif était d'être présents à chacune des sorties de l'usine. Aucun travailleur ne rentrerait chez lui ce jour-là sans avoir eu entre les mains un appel à rejoindre le comité.

Federica observa la jeune femme qu'elle avait remarquée plus tôt lorsque Pietro lui tendit son paquet. Celle-ci parcourut ce qui y était écrit en un regard et afficha un sourire narquois. Federica se vexa immédiatement. Elle n'était pas sensible au sens courant du terme, mais le moindre

reproche sur ses écrits avait une capacité remarquable à la mettre de mauvais poil.

Elle fixa avec encore plus d'attention cette inconnue qui prenait part à leur action tout en se moquant du texte qu'ils demandaient de distribuer. Elle était jeune, plus jeune qu'elle d'au moins cinq ans, peut-être dix, elle était encore presque une enfant. Elle devait à peine avoir fini son lycée. Ses cheveux bouclés étaient remontés en chignon mais la plupart s'échappaient de leur attache, formant une masse diffuse autour de son visage. Federica la trouva légèrement antipathique, avec ce petit air de supériorité qu'elle arborait mine de rien.

Pietro acheva de répartir les équipes. Il était 21 h 30 passées, les ouvriers qui avaient embauché à 14 heures ne tarderaient plus à sortir, ceux qui les relayaient à 22 heures commençaient déjà à arriver. Federica et Pietro, eux, avaient la chance de faire partie de l'équipe qui assurait la tranche 6 heures - 14 heures, la plus demandée. Federica sentit encore la main de son mari serrer brièvement la sienne, puis chacun se dirigea vers son équipe.

Ils avaient l'habitude de tracter devant l'usine, les ouvriers les connaissaient, certains acceptaient les feuillets et leur adressaient même quelques encouragements solidaires, d'autres se refusaient catégoriquement à risquer de les croiser et préféraient encore faire un détour. C'était pour ceux-là qu'ils avaient décidé d'une action plus massive. Pour ceux et celles qui ne prenaient jamais leurs tracts, ne venaient jamais aux réunions, ne savaient même pas qui ils étaient, hurluberlus qui leur tendaient ainsi des papiers sur le chemin du travail.

La première demi-heure se passa sans encombre. Leur nombre n'était pas énorme mais il était suffisant pour que les ouvriers qui arrivaient au compte-gouttes ne puissent échapper à leurs tracts. Federica remarqua que la jeune femme passait plus de temps à fumer des cigarettes adossée au mur qu'à les aider dans leur distribution. Pourquoi était-elle venue si elle ne comptait pas participer? Voilà qui était tout à fait énervant. Tant pis. Elle ne devait pas se laisser distraire. Federica prit un nouveau paquet de tracts et repartit avec encore plus d'entrain à la rencontre des ouvriers qui embauchaient. Soudain, rompant leur organisation bien rodée, Pietro surgit de l'arrière de l'usine. Des fascistes avaient attaqué, les leurs s'étaient défendus, la police était en route, il fallait partir, vite. Que le groupe se disperse, rendez-vous comme prévu chez eux d'ici trente minutes. Les sirènes se superposèrent à ses dernières paroles.

Federica agrippa la main de son mari et le suivit en courant dans les rues de Milan. Dans le quart de seconde qu'elle mit à réagir, elle eut le temps de voir que la jeune femme, toujours adossée au mur, ne s'était pas défaite de son air narquois.

*Kansas City – 1968 – 65 °F*

Ses doigts glacés descendaient le long de son ventre, ses pieds se collaient aux siens, son souffle, si proche, convoyait un relent nauséabond. Qu'avait-il pu manger pour que son haleine soit aussi dérangeante ?

« Tout va bien, Ruthie ? »

Elle hocha la tête, incapable de prononcer la moindre parole rassurante. Elle aurait pu l'arrêter mais elle ne le fit pas, elle ne l'avait jamais fait en bientôt trente ans de mariage.

Elle plongea son visage dans l'oreiller et respira profondément. Ce n'était pas si terrible. L'odeur était le pire. Elle gémit faiblement quand il introduisit son majeur dans son vagin. La sécheresse entre ses cuisses ne menait pas encore mais cela viendrait, elle s'humidifierait au gré de ses va-et-vient. Il frissonna d'excitation ; elle était presque à point, quelques secondes et c'est son sexe qu'il pourrait enfoncer dans cet antre moite. Ce n'est pas si terrible, se répéta-t-elle alors qu'il se tenait penché au-dessus d'elle, laissant échapper des râles de plaisir. Pourvu que les enfants n'entendent pas, pensa-t-elle lorsqu'il émit un cri particulièrement puissant, avec Alex qui avait ramené une amie. Pourquoi fallait-il toujours que les désirs de Jack s'embrasent lorsqu'ils avaient de la visite ?

Il s'affala de tout son poids sur elle, comblé. Son visage irradiait de satisfaction, comme s'il venait de planter un drapeau au sommet d'une montagne. Ruth l'enserra de ses bras et laissa passer ainsi plusieurs secondes. Elle guettait les signaux que lui envoyait son corps, les battements de son cœur résonnaient contre sa poitrine, son souffle ralentissait. Encore deux respirations et cela suffirait.

Ruth avait appris à ne pas brusquer ses départs. Elle devait prendre le temps, pour que l'excitation de son mari redescende, qu'il ne risque pas de suspecter que le moment n'ait pas été aussi intense pour elle que pour lui. Et qu'il ne prenne pas ses remuements pour le signe qu'elle en voulait un peu plus.

Elle attendit que son pouls revienne à la normale avant de glisser doucement sur le côté, faisant coulisser le corps de son mari sur le matelas. Elle le laissa se repositionner sur le dos, puis lui susurra à l'oreille : « Je vais me faire une tisane, endors-toi. »

Elle lui embrassa la joue avant de sortir du lit et pressa légèrement son avant-bras pour achever de le rassurer. Elle connaissait trop bien le vide que l'on peut ressentir une fois seul dans un lit. Elle n'avait aucune envie de l'inquiéter, elle ne voulait seulement pas rester éveillée à ses côtés à ruminer pendant qu'il sombrerait dans un sommeil profond.

Ruth descendit les marches qui la séparaient de la cuisine en veillant bien à éviter celle qui grinçait. Il ne fallait pas réveiller leurs invités, son petit Alex et cette Amy. C'était la première fois qu'il amenait une fille à la maison. Son cadet. Celui du milieu. Ni tout à fait aussi téméraire que le grand



Michael parti dès la fin de ses études en Amérique latine, ni aussi léger que Jeremy, le dernier, sur qui la vie paraissait couler sans jamais laisser de traces. Pourtant, il traçait son chemin, son Alex. À sa manière, sans grande démonstration ni coup d'éclat, il menait sa barque tout en douceur. Cela emplissait Ruth de fierté. Il était maintenant à l'université et, bientôt, il serait tout à fait parti, bientôt il fonderait son propre foyer et elle aurait des petits-enfants dont elle devrait s'occuper. Et cette Amy était charmante. Des yeux très doux, d'un gris émouvant. Et de beaux cheveux, même si elle avait eu la drôle d'idée de les couper juste au-dessus des oreilles. Ruth en aurait été attristée s'il s'était agi de sa fille. Qui renonce à se mettre en valeur pour suivre un effet de mode ? Elle aurait réussi à la convaincre que ce n'était pas une bonne idée, Ruth était sûre de cela, mais ce n'était pas sa fille et elle s'était bien gardée de lui faire la moindre remarque lorsque Alex les avait présentées.

Voilà. Elle n'avait pas encore bu sa tisane qu'elle n'y pensait déjà plus. Elle sifflotait même en remplissant la bouilloire. On s'habitue, n'est-ce pas.

Elle sortit un sachet de camomille et le déposa dans une tasse. Elle avait la bouilloire à la main quand elle entendit des pas dans l'escalier. Quelqu'un n'avait pas pris la peine d'éviter la marche qui grinçait. Ruth se retourna et vit Amy qui franchissait la porte de la cuisine, ses cheveux courts aplatis autour de son visage, les yeux humides, presque rouges. Elle se rappela alors ses premières nuits avec son mari. On s'habitue, certes, mais cela prend du temps.



Debout dans sa cuisine, face à cette jeune fille qui était encore une inconnue, Ruth se demanda s'il en avait toujours été ainsi entre une femme et sa bru. La mère de Jack avait-elle ressenti à son égard la même compassion teintée de nostalgie ?

Ioulia descendit dès que son transmetteur afficha la présence du taxi.

Elle était plus prête que jamais. Chaque parcelle de son corps avait été soumise à une inspection méthodique. Il ne subsistait pas le moindre poil, pas la moindre rougeur, pas la plus petite place au doute. Elle contrôlait tout.

L'Hérétique glissa le fil dans le chas de son aiguille. Le lin seul ne viendrait pas à bout du cèdre. Il fallait l'aider, faire obstruction, recoudre ce qui avait été sectionné sans plus laisser de passage aux prochains enfants de sa petite-fille.

Ispao sentit sa chair se durcir. Le monde n'était plus qu'un piège géant et ol ne pouvait plus compter sur rien d'autre que sur ses propres réflexes. Ol devait dédier toute son attention à ressortir vivant de ce voyage, il n'était même pas question d'en ressortir indemne.

Federica courut à toute allure. La police n'attendait qu'une excuse pour leur tomber dessus. Comme par hasard, ils

## LES HÉRÉTIQUES

laisseraient les fauteurs de troubles repartir en paix mais traqueraient les leurs comme des bêtes. Un élan de rage la parcourut. La main toujours dans celle de son mari, elle poussa un cri sauvage. Son cœur battait à tout rompre, le sang montait dans sa bouche et, à ce moment précis, elle se sentit vivante.

*Kansas City – 1968 – 65 °F*

« Tu veux boire quelque chose, ma belle ? J'étais justement en train de me faire une infusion.

– Non merci, je ne voulais pas vous déranger. Je ne pensais pas que quelqu'un serait debout, je venais seulement chercher un verre d'eau. »

Ruth insista jusqu'à ce qu'elle accepte; elle n'avait jamais été du genre à prendre pour argent comptant les excès de politesse. Elle était sûre que, si elle n'avait pas été là, Amy se serait fait elle-même une tisane, sinon elle ne se serait pas donné la peine de descendre. Il y avait des verres dans la salle de bains à l'étage, un par personne, Ruth avait pris soin de les poser bien en évidence à côté des serviettes propres.

Elle lui sortit une tasse, un sachet: « Camomille, ça te va ? » Amy hocha la tête, puis toutes deux laissèrent s'instaurer un silence.

Ruth fut la première à reprendre ses esprits.

« Tu as un peu de mal à trouver le sommeil ? Ce n'est pas toujours facile dans une maison qu'on ne connaît pas. » Ou avec un homme à peine plus familier, s'empêcha-t-elle d'ajouter. Amy acquiesça d'un signe de tête mais Ruth n'était pas dupe. Elle aurait aimé lui dire que cela passerait, qu'elle s'habituerait à cette présence à ses côtés,

qu'elle apprendrait à aimer la chaleur qu'il émettait, qu'elle finirait même par ressentir un manque les nuits où elle se coucherait avant qu'il soit rentré. Elle aurait aimé aussi que quelqu'un le lui dise, à elle, pendant ces premières nuits qu'elle avait passées les yeux grands ouverts, à côté de son mari profondément endormi. Elle se rappelait encore l'angoisse qui s'était nichée dans sa poitrine : et maintenant, quoi ?

Elle aurait dit tout cela à sa fille. Elle lui aurait appris les gestes et les pensées qui rendent possible la vie de femme mariée, ceux qui lui permettent de se préserver un semblant d'intimité et celles qui la persuadent que sa place est bien là où elle est. Mais Amy n'était pas sa fille et, tout comme sa coupe de cheveux, il aurait été malvenu de la part de Ruth d'aborder cette question avec l'amoureuse de son fils. Amy avait une mère et ce n'est pas parce qu'elle, Ruth, avait dû découvrir cela toute seule qu'il en était de même pour la jeune fille qui sirotait doucement sa tisane en face d'elle.

Elle était une belle-mère, rien de plus. Future belle-mère même, se reprit-elle mentalement. Ils n'étaient pas mariés et elle était déjà suffisamment libérale en les laissant coucher dans le même lit sous son toit. Elle remplissait son rôle, plus aurait été déplacé. Elle se contenta donc de reprendre la conversation du dîner.

« Tu aimes ta majeure ? Psychologie, c'est ça ? Je me suis toujours dit que ça devait être fascinant, l'étude du comportement humain, j'aurais adoré pouvoir étudier ça.

– Vraiment ? C'est drôle parce que, moi, je veux changer pour sociologie au prochain semestre. J'ai envie d'une

matière moins théorique, qui prenne plus en compte ce qui se passe en ce moment. »

Ruth lui fit signe qu'elle ne comprenait pas bien. Elle ne voyait pas en quoi la sociologie pouvait être moins théorique que la psychologie, ou que quoi que ce soit d'ailleurs, si elle devait être tout à fait honnête.

« Vous savez, continua nonchalamment Amy comme si elle se référait à un savoir universel, les mouvements politiques, tout ça. » Mais elle dut lire dans les yeux de Ruth que, non, celle-ci ne savait pas et qu'elle allait devoir développer car elle reprit, après avoir toutefois laissé échapper un léger soupir : « C'est-à-dire, tout ce qui est en train de changer, les droits des Noirs, la guerre du Vietnam, l'économie industrielle. Et cela rejoint l'histoire même des États-Unis d'Amérique, la spoliation des peuples indigènes et l'accumulation de la richesse entre les mains d'une minorité. J'ai l'impression que, pour comprendre les phénomènes actuels, il faut une vision globale et que la psychologie est trop individuelle pour ça.

– Et ça ne fait pas beaucoup pour une jeune fille comme toi? » se permit de l'interrompre Ruth. Elle avait du mal à comprendre en quoi l'orientation d'Amy était liée aux soldats risquant leur vie au Vietnam ou aux Indiens dans leurs réserves.

« Oh, je sais. Vous devez croire que c'est utopique, mais si vous voyiez l'ambiance sur le campus, vous comprendriez. On sent que ça va changer, qu'on est à la veille de grands événements, que l'histoire est en train de s'écrire, d'une certaine façon. Et c'est grisant. Euphorisant, je dirais même. »

Amy n'avait plus rien de la jeune fille abattue qui avait pénétré dans la cuisine quelques minutes auparavant. Elle s'exprimait avec une force et une éloquence que Ruth ne lui aurait pas soupçonnées. Elle était toujours si calme quand Alex était là, toujours à hocher la tête, à soutenir ce qu'il disait, à affirmer qu'elle n'avait besoin de rien et qu'elle était très bien comme ça, même quand ils avaient dîné à l'extérieur, plus tôt ce soir-là, et qu'Alex était allé chercher son pull sans penser à lui rapporter quoi que ce soit. Ruth lui avait proposé un de ses châles, mais non, elle était « très bien comme ça, merci ». Ruth en était venue à se demander si Amy avait parfois des envies, des pensées qui lui seraient propres. Il lui était plaisant de découvrir une autre facette de sa personnalité. Cet air de révolte, ce besoin de rendre la moindre de ses décisions capitale, cela replongeait Ruth dans une période qu'elle avait depuis longtemps reléguée dans un coin de son esprit. Elle remplit à nouveau sa tasse d'eau chaude, regarda le sachet de tisane flotter dans le liquide translucide et sourit à la jeune fille avant de répondre :

« Je me souviens de mes années d'université. C'était l'époque où il y avait encore des collèges séparés, bien sûr. Les garçons d'un côté, les filles de l'autre. L'impression d'avoir sa place, d'être au commencement de grandes choses.

– Exactement. C'est tout à fait ce que je ressens. Et que s'est-il passé ensuite ?

– Ensuite ? Oh, la vie, tu sais. J'étais déjà amoureuse de Jack, monsieur Sullivan. J'ai commencé à enseigner l'italien – ma grand-mère était italienne, peut-être que tu le sais ? La mère de ma mère. Elle avait toujours parlé



italien à ses enfants et, plus tard, ma mère a continué avec nous. Mes frères et moi avons passé notre enfance bercés par son mélange d'accent milanais et de patois du Midwest. Enfin, jusqu'à sa mort bien sûr. »

Trente-huit ans après, Ruth n'avait toujours pas trouvé de manière de réagir lorsqu'elle voyait cette expression de pitié s'inscrire sur le visage de ses interlocuteurs. Enfant, elle avait toujours veillé à ce que l'absence de sa mère ne puisse pas être reprochée à leur famille, qu'on ne puisse pas dire qu'elle ou ses frères manquaient de quoi que ce soit. Elle avait pris l'habitude d'évoquer sa mort comme un fait, en masquant toute émotion que cela pourrait convoyer, d'où ce réflexe de réorienter immédiatement la conversation lorsque son deuil était évoqué. Fidèle à elle-même, Ruth enchaîna sans laisser à Amy le temps de réagir : « Quand j'ai dû choisir une majeure, je ne me suis même pas posé la question, c'était la seule chose pour laquelle j'avais toujours été douée : les langues. L'italien surtout. J'avais appris un peu de français à l'époque, mais j'ai tout oublié depuis.

– Et vous ne l'avez pas transmis aux garçons ? Alex ne m'a jamais dit qu'il parlait italien.

– Non, aucun des trois n'a jamais réussi à prononcer plus de quelques mots. Que veux-tu, il y a un moment où les racines deviennent trop profondes, enfouies, ça n'a plus vraiment de sens. Quand j'ai été enceinte de Michael, j'ai su que j'avais le choix : rester obnubilée par le passé ou me concentrer sur l'avenir. Ma décision a été vite prise et j'ai arrêté d'enseigner pour m'occuper de mes fils.

– Mais vous avez été professeure d'italien ?

– Une année seulement. Et les derniers mois, les élèves écrivaient la leçon pour moi au tableau parce que mon ventre était trop gros pour me permettre de me tenir debout plus de quelques minutes. »

Elle pouffa en évoquant cette anecdote. Encore un souvenir qu'elle n'avait pas déballé depuis longtemps.

« Vous n'avez pas voulu attendre ? pour avoir un enfant, je veux dire, reprit Amy.

– C'était une autre époque. Il n'y avait pas de contraception, on ne parlait même pas de ces choses-là. Quand j'ai découvert que j'étais enceinte, nous avons été ravis. Jack venait d'être embauché dans un cabinet comptable, alors nous n'avions de toute façon plus besoin de mon salaire. J'imagine que j'aurais pu enseigner à nouveau après la naissance de Michael, mais, encore une fois, c'était une autre époque. Il n'y avait pas grand-chose pour aider une jeune mère. On n'avait pas de sèche-linge et on aurait pris pour fou quiconque nous aurait parlé d'un micro-ondes. Tout prenait plus de temps et il était rare qu'une femme continue à travailler avec un petit. »

Ruth s'arrêta de parler pour boire quelques gorgées de tisane, ou plutôt d'eau tiède, le sachet usagé n'ayant quasiment pas infusé. Qu'importe. Boire lui donnait une contenance. Elle ressentait une drôle d'impression, comme si Amy la jugeait, comme si elle devait se justifier de sa vie. Elle se demanda si elle était en train de rater le test. Sa réplique suivante sonnait comme une excuse, elle-même en avait conscience :

« Je me trouvais déjà chanceuse d'avoir pu le faire avant sa naissance, tu sais. J'ai des amies qui n'ont jamais rien

fait de leur diplôme, pas un job, pas même un entretien. Le mariage et voilà. L'université ne leur a servi, pour la plupart, qu'à rencontrer un gars bien avec lequel fonder une famille.

– Exactement le contraire de ce dont on rêve aujourd'hui, soupira Amy.

– Vraiment ? Et de quoi rêvez-vous ? demanda Ruth, que la remarque de la jeune femme avait piquée au vif.

– De l'égalité entre tous les êtres, quels que soient leur sexe, leur âge ou leur couleur de peau, répondit Amy. D'un monde où le plus important serait de vivre en harmonie, de pouvoir se dédier à ses passions et pas à la hausse de productivité de l'usine de la ville.

– Une jeunesse sans rêves ne serait pas une jeunesse, n'est-ce pas ? rétorqua Ruth. On veut tous bâtir un monde qui serait différent de celui que nos parents nous ont laissé.

– Vous trouvez ça bête ?

– Je trouve ça touchant. Simplement, la vie passe par là et je n'ai pas envie de vous voir déçus, toi et Alex. Vous formez un si beau couple, si plein de promesses. »

Ruth ancrâ son regard dans le fond de sa tasse. Elle arrivait à peine à croire que c'était elle qui avait prononcé ces mots-là. Pourquoi ne pas les laisser rêver ? Elle-même détestait ces adultes soi-disant revenus de tout quand elle avait leur âge. À croire qu'elle n'avait pas pu supporter son enthousiasme, un air de déjà-vu insoutenable. On ne peut pas espérer aussi fort deux fois dans une vie.

« Et si on allait dormir, hein, ma puce ? Je peux devenir un peu nostalgique quand la nuit s'avance. »

Elles retournèrent dans leurs chambres, s'allonger dans la partie du lit que leurs hommes leur avaient laissée, et

aucune des deux n'évoqua leur entrevue nocturne le lendemain au petit déjeuner. Amy et Alex repartirent sans qu'elles aient eu l'occasion de se retrouver toutes les deux, et Amy redevint la jeune fille docile et serviable qu'elle semblait être lorsque Alex était à ses côtés. Ruth se sentit attristée à leur départ, comme toujours lorsqu'un de ses fils la quittait, mais, cette fois, la tristesse familière était accompagnée de soulagement.

Amy lui renvoyait trop de souvenirs. Elle voyait dans ses yeux le regard qu'aurait porté une jeune version d'elle-même sur l'existence qu'elle menait aujourd'hui. Et ce regard n'était pas tendre, il ne cachait pas le dédain qu'il attachait à la vie qu'elle s'était construite. Tout le contraire de ce dont on rêve aujourd'hui, avait murmuré Amy. Les gens ne se rendent pas toujours compte de la force de leurs propos, tenta de se rassurer Ruth. Ce n'était qu'une jeune femme qui essayait de trouver sa place dans le monde, rien qui ne vaille la peine de lui en vouloir.

Ils étaient repartis à New York, dans leur prestigieuse université où le monde semblait dépendre des majeures que choisiraient ses étudiants. Et elle était là, chez elle, entourée de l'affection de ses proches, heureuse. Tout était rentré dans l'ordre.

Des images s'imposèrent à Ispao dès qu'ol eut franchi le rideau.

Des corps qui s'avançaient lentement, des petits, des grands. Certains visages lui étaient familiers, d'autres non. Plus ols s'approchaient et plus leurs silhouettes se déformaient. Leurs jambes s'allongeaient. Leurs mains se transformaient en griffes qui se tendaient vers Ispao et cherchaient à l'agripper. Leurs bouches distordues laissaient apparaître des crocs aiguisés. Par tous les moyens, ces monstres tentaient d'arracher des morceaux de son être. Rien qu'un petit bout. Leur désespoir était criant, leurs yeux suppliaient de leur accorder satisfaction : une fraction de chair, un lambeau de peau, on ne lui en demandait pas plus. Ispao durcit aussi bien son corps que son esprit pour ne pas céder à leurs requêtes. Des cris perçaient entre leurs crocs. Ol était ballotté de l'un à l'autre, tiré par la manche, poussé en arrière, balayé par en dessous. Ispao tomba à genoux et pleura. Il lui serait facile de donner ce qu'on voulait lui arracher, plus facile même que de résister. Surtout pas. Ne pas céder. Ols étaient si nombreux que cela ne pourrait que mener à sa mort, Ispao le savait.

Leurs membres jaillissaient du néant ; ols étaient rapides, s'accrochaient à ses bras, grimpaient sur son dos,

faisaient plier son corps un peu plus bas à chaque instant. Ispao pressa le sol de toutes ses forces pour se maintenir à genoux. S'allonger aurait signifié qu'ols avaient gagné et Ispao devait lutter. Ce poids sur son dos. C'était trop lourd, ol allait s'effondrer. Ispao sentait les battements de son cœur accélérer, ses muscles se tendre, ol ne maîtrisait plus son corps. Des larmes lui montèrent aux yeux sans qu'ol ne puisse les contrôler.

Sur le point d'abandonner, Ispao prit conscience du public qui l'entourait. Tous ces gens qui étaient venus assister à sa naissance. Sa naissance, pas sa mort. Ol devait lutter. Pour ses spectateurs. Pour leur prouver que c'était possible, qu'ol pouvait affronter la Peur et la vaincre.

Il fallait s'extraire de leur étreinte.

Ispao ferma les paupières et se concentra sur la force que lui donnaient ces regards. Ol laissa grandir ce sentiment en son sein et sut soudain qu'il était temps. Ispao hurla, secoua frénétiquement les épaules, à droite, à gauche, en avant et en arrière. Ol pouvait repousser la bête. Car ce n'étaient plus des humains qui l'attaquaient et Ispao devait les vaincre.

Massé autour de son combat, le public l'acclamait à toute voix. La Méduse était en train de naître. La Peur s'incarnait à nouveau devant leurs yeux. Ispao s'extrait de la matrice humaine pour accéder à la toute-puissance et ols avaient le privilège d'y assister. Il fallait l'encourager, soutenir cet avènement. Ols étaient déchaînés, leurs forces se joignaient à la sienne pour tenir tête à la Peur et aux multiples avatars qu'elle avait convoqués pour soumettre la Méduse. « Relève-toi ! Plus fort ! Que la Peur soit ! » Leur clameur atteignit ses oreilles et renforça sa

rage. Ispao était terrifié mais ol savait qu'aujourd'hui, ol ne devait pas se contenter d'écouter sa peur. Ol devait trouver une manière, sa manière, de la vaincre. Et devenir ainsi la Méduse.

Ispao réussit, dans une convulsion désespérée, à rejeter la bête qui se maintenait sur son dos. Ol se releva, un genou après l'autre, et laissa échapper un hurlement de puissance. La menace avait été vaincue.

La seconde vague arriva avant même qu'Ispao ait fini de hurler. Ce n'étaient pas des images cette fois, mais des bruits. Ol entendait la Peur dans toutes les variations de sa sonorité, passées et à venir. Des foules humaines qui se lamentaient, des animaux qui gémissaient, leurs membres brisés par une douleur qui les terrassait, des arbres qui hurlaient face à la menace de l'orage, des enfants qui pleuraient la terreur d'être abandonnés dans un monde qu'ols ne comprenaient pas. Tous ces cris se superposaient, se glissaient à l'intérieur de ses tympans, s'emparaient de sa tête. Ispao plaqua ses mains sur ses oreilles, ses poings se contractèrent et vinrent heurter son crâne de toutes leurs forces. Rien n'y faisait, ols étaient là et ols ne voulaient pas sortir. Alors sa bouche s'entrouvrit et ses entrailles laissèrent percer la plainte de ces vies terrifiées. Des stridulations, des râles, des hoquets, la Peur a mille voix et elles s'exprimaient toutes à travers ce jeune être qui n'avait d'autre choix que de les laisser sortir, vecteur impuissant soumis à cette force inouïe qui jaillissait de sa gorge.

Plus personne d'autre n'émettait le moindre son. Le public fixait la Méduse, hébété. Rares étaient ceux qui

avaient déjà vu cela, et plus rares encore ceux qui le reverraient un jour. Au fond de la salle, son mentor laissa échapper un soupir de soulagement. Ero n'avait pas tout dit à Ispao. Les textes évoquaient des cas qui n'étaient jamais revenus de leur première rencontre avec la Peur. De futures Méduses qui étaient restées pétrifiées, qui ne s'étaient pas relevées, que le chœur avait dû engloutir ou qu'un appariteur avait dû traîner hors de la scène. L'audience s'en était retournée chez elle, dépitée mais également rassurée. Calbano avait payé son tribut à la Peur, une âme fragile avait été écartée, et l'équilibre entre les Maisons en avait ainsi été préservé. Les Méduses rejetées finissaient dans des recoins de la Maison, hors de vue de quiconque à part de l'intendant chargé de les nourrir et de leur donner une toilette lorsque son emploi du temps le lui permettait. Peur merci, cela faisait des cycles que leur Maison n'avait pas eu à gérer une telle situation.

Ero avait passé tout le rituel la mâchoire crispée et la respiration hachée, se souvenant de sa propre victoire contre la Peur. À l'époque, Ero avait visualisé un énorme bouclier entre son corps et les éclairs qui menaçaient de l'empaler, mais cette victoire n'avait été que partielle. Son mentor l'avait aidé plus qu'il n'aurait dû et avait passé des journées entières à lui présenter les différentes techniques pour éloigner la Peur. Ero ne savait pas alors qu'un mentor n'est pas censé faire cela, qu'une Méduse doit naître d'elle-même, qu'elle ne doit pas être guidée plus que nécessaire. Ce n'est que lorsqu'il avait dû lire les textes anciens à la recherche d'indications quant à cette histoire de Barbare qu'Ero avait découvert que son rituel n'avait été que supercherie. Cela



l'avait dévasté. La Méduse, une des quatre personnalités les plus importantes de Calbano, se demandait soudain si ol n'était pas une imposture. La question qui taraudait Ero était la suivante : les coutumes de sa Maison avaient-elles évolué au cours des révolutions, s'éloignant de plus en plus des textes originels, ou avait-ce été, au contraire, un geste conscient de la part de son mentor, une rupture des conventions de la Maison après avoir jugé qu'Ero avait trop peu de chance de s'en sortir sans son aide ?

Ero avait passé de longues nuits sans sommeil avant de se décider à prendre le risque de ne pas transmettre à Ispao les conseils que son mentor lui avait fournis en son temps. Mais en une période aussi agitée, ol n'avait pas d'autre choix. Mieux valait risquer la vie d'Ispao que de Calbano tout entier. Les écrits seraient suivis à la lettre et il n'y aurait plus qu'à espérer qu'Ispao parvienne tout de même à en réchapper.

Des larmes de soulagement se formèrent à ses paupières lorsque Ero vit qu'Ispao, les bras levés vers le ciel, la voix de la Peur traversant sa poitrine, avait réussi. Ispao était debout, Ispao était acclamé, et Ero joignit ses applaudissements à ceux de la foule.

Depuis le jour où ol avait repéré Ispao dans le dortoir des tout-petits, Ero avait dédié toute son énergie à faire en sorte que cet enfant ait l'étoffe d'une Méduse. Alors qu'Ispao ne savait pas encore marcher, Ero lui avait appris à redouter chacun de ses pas. Les parcours piégés qu'ol lui avait préparés avaient forcé le nourrisson à intégrer l'idée qu'à tout instant le sol pouvait se dérober sous ses pieds. Patiemment, révolution après révolution, Ero avait veillé

à ce qu'Ispao vive dans la Peur afin que, le moment venu, ol soit capable de l'affronter comme ol venait de le faire.

Pendant, cette victoire ne signifiait pas la fin de ses ennuis, bien au contraire. Ispao avait certes vaincu la Peur, mais il allait à présent lui falloir trouver comment l'incarner. Et au pire des moments possibles. La Némésis, leur homologue dans la Maison de la Colère, avait envoyé une missive la veille. Tsio convoquait un Conseil au lever du soleil, ce qui n'avait aucun sens. Ero ne serait déjà plus tout à fait Méduse, mais le rituel de passation ne serait pas achevé pour autant. Ce qui voulait dire qu'Ispao devrait y participer sans qu'Ero ait le temps de l'y préparer. La seule pensée des conséquences dramatiques que pourrait entraîner une telle aberration suffisait à faire s'abattre à nouveau une chape de plomb sur ses épaules. Ero faisait de son mieux pour ne pas décevoir sa Maison et Calbano tout entier, mais le monde semblait décidé à rendre cette tâche impossible. Ispao aurait eu besoin de se reposer, le rituel l'avait épuisé. La nouvelle Méduse aurait également eu besoin de plusieurs sessions de transmission, au cours desquelles Ero lui aurait livré ce que seuls les représentants des Maisons étaient en droit de savoir. La tradition voulait que la nouvelle Méduse ne soit initiée aux secrets de sa Maison qu'une fois le premier rituel passé et, pour s'y être conformé, Ero se retrouvait dans une situation fort déplaisante.

Les Calbanais survoltés continuaient à applaudir la naissance de leur Méduse. Ero se fraya un chemin à travers la foule. Déjà, plus personne ne lui prêtait attention. Ero se dépêcha de quitter la salle de rituel. Il lui fallait s'assurer qu'Ispao se repose tant qu'ol en avait encore la possibilité.

*Moscou – 2098 – 18 °C*

Ioulia haussa un sourcil en posant le pied hors de la voiture. Un restaurant chinois. Pas un de ces palais où les invités sont soigneusement agencés autour de tables rondes sur lesquelles se relaient une infinité de plats. Non, un bouge de banlieue résidentielle où viennent les familles qui n'ont pas les moyens de sortir dans le centre. Son transmetteur ne trouva même pas de boîtier de connexion sur lequel se brancher pour annoncer son arrivée. Elle allait devoir ouvrir elle-même la porte, utiliser le langage oral pour expliquer qui elle était et ce qu'elle voulait. Sacha ne l'avait jamais emmenée dans un tel trou à rat.

D'ailleurs, cela ne lui ressemblait pas de ne pas être déjà là, prêt à l'accueillir. Même par -30 °C, il se débrouillait toujours pour précéder son arrivée et l'attendre devant leur lieu de rendez-vous. Il tenait absolument à faire s'ouvrir la portière du taxi afin qu'elle n'ait même pas à se donner la peine d'y penser. Et puisqu'elle avait pris l'habitude de le voir devancer le moindre de ses besoins, elle resta assise plusieurs secondes avant de prendre conscience que la portière ne s'ouvrirait pas si elle n'utilisait pas son transmet' pour l'activer mentalement.

Comme si cela ne suffisait pas, elle dut se résoudre à pousser lentement la porte du restaurant pour la voir

s'ouvrir. L'intérieur était digne de son extérieur et pire que ce qu'elle aurait pu imaginer. Une muraille de Chine en hologramme délimitait l'espace cuisine de l'espace restauration. Quelle misère. Peut-être que ses parents n'avaient jamais eu les moyens de l'emmener dîner dehors pendant son enfance, mais au moins lui avaient-ils ainsi épargné la fréquentation de lieux aussi pathétiques que celui-là.

Un serveur se pressa à sa rencontre pour l'alléger de son manteau. Même leur vestiaire était manuel. Dans un pays chaud, un tel retard technologique aurait encore pu relever du tolérable mais, en Russie, où les températures étaient inférieures à  $-10^{\circ}\text{C}$  près de la moitié de l'année, tous les restaurants dignes de ce nom s'étaient équipés de garde-robes connectées depuis longtemps. Ioulia se sentait comme amputée dans cet espace où son transmetteur ne rencontrait aucun écho. Tous ses automatismes étaient mis à mal. Comme chez ses parents, elle devait chercher du regard où étaient les choses et comment les activer. Sauf qu'ici, elle ne pouvait compter sur aucune connaissance préexistante des lieux pour l'y aider.

Heureusement pour elle, Ioulia n'avait jamais été de celles qui attendent longtemps qu'on s'occupe d'elles. Le serveur remplaça habilement son transmetteur et veilla à satisfaire le moindre de ses désirs. Elle n'y prêta aucune attention, habituée à ce que son intérêt l'emporte sur celui de tous les autres.

Vingt minutes passèrent. Elle sirota un jus de litchi et alla jusqu'à croquer du bout des dents une chips à la crevette dans un vague effort pour passer le temps. Elle n'était pas folle de rage, plutôt perplexe. Qu'avait-il donc bien pu

arriver à Sacha ? Que voulaient dire ce lieu de rendez-vous absurde et ce retard inhabituel ? Elle regrettait déjà d'avoir passé tant de temps à se préparer. Aucun représentant de la mode moscovite ne daignerait poser le moindre orteil dans ce taudis. À moins que le taxi se soit trompé et que Sacha soit en train de l'attendre quelque part dans le centre, dans un restaurant plus acceptable, se prit-elle à espérer après avoir recraché la chips de crevette. Trop d'huile. Et impossible qu'il s'agisse d'une erreur, dut-elle également reconnaître, Sacha n'était pas du genre à attendre sans réagir. S'il s'était trouvé dans un autre restaurant et ne l'avait pas vue arriver à l'heure prévue, il aurait depuis longtemps vérifié le parcours effectué par le taxi et enclenché une discussion avec elle. Ou au moins répondu aux dizaines de propositions de communication qu'elle lui avait envoyées depuis qu'elle était assise sur cette chaise miteuse, devant cette table à la propreté douteuse. Il avait dû se passer quelque chose.

L'histoire n'était pas nouvelle et Ioulia n'était pas non plus particulièrement naïve. Il y a des choses que l'on ne peut simplement pas imaginer arriver à soi. Trop clichées, trop tristes. Et surtout trop banales. Depuis quand Ioulia n'était-elle plus immunisée contre le banal ? Elle qui avait dû se résoudre à quitter l'enseignement secondaire avant d'obtenir son diplôme parce que non pas un mais trois de ses enseignants s'étaient pris d'une passion sans limite à son égard. L'histoire n'aurait pas été si grave si le directeur du lycée n'était pas entré à son tour dans le jeu. Il avait convoqué Ioulia dans son bureau pour comprendre le phénomène qui menaçait la réputation

de son établissement et avait rejoint le groupe des courtisans. Tous lui avaient annoncé que sa vie serait hors du commun. Tous lui avaient promis des miracles pour peu qu'elle les laisse effleurer son corps quelques minutes. Et elle y avait cru. Même si cela signifiait qu'elle devait terminer ses études sans recevoir de diplôme. Même après avoir dû signer un contrat au Magasin pour que sa mère ne la mette pas à la rue. L'avenir se chargerait de compenser ces accidents de parcours. Après tout, elle était destinée à de grandes choses, tout le monde le disait.

Peut-être avait-elle perdu cette immunité quand elle avait entamé une liaison avec son patron. Le banal appelle le banal.

Elle le sut à la manière dont il lui annonça qu'il ne la reverrait plus : sans tourner autour du pot, sans même prétendre que cela l'attristait. Cette fin, ce restaurant, cette médiocrité ne paraissaient pour lui que la digne continuation de toute leur histoire. Elle avait fréquenté un homme marié et sa femme l'avait appris. Celle-ci n'avait même pas eu à lui poser un ultimatum pour qu'il prenne une décision. Ioulia était une passade, charmante, mais pas irremplaçable. Sa femme, gardienne de son compte en banque et de son statut social, était quant à elle un être unique à protéger. Sacha lui affirma qu'il ne pouvait pas supporter l'idée de ne plus voir ses enfants, en usant d'un ton si peu émotif qu'il aurait été absurde d'y croire ne serait-ce qu'un instant. Ioulia ne faisait pas le poids, comprit-elle en l'entendant évoquer sa femme, Marina. Ils n'avaient jamais prononcé son nom jusque-là. C'était une règle tacite entre eux. Ils ne parlaient pas de son mariage, tout comme ils ne faisaient jamais allusion au fait qu'il était son patron.

Elle avait cru que cela servait à préserver la romance. Elle se rendit soudain compte que cela permettait surtout à Sacha de n'avoir jamais à se positionner. Non pas qu'elle ait imaginé qu'un jour il quitterait sa femme pour elle – Ioulia n'en était pas à son premier homme marié –, mais elle s'était laissée aller à penser que cette femme ne poserait jamais de problème dans leur liaison, qu'elle faisait partie d'un autre univers dont Sacha la protégerait.

Il n'avait pas pris la peine de mettre son manteau au vestiaire avant de s'asseoir en face d'elle et de lui faire sa déclaration ; il ne comptait pas lui consacrer plus de quelques minutes alors même qu'il anéantissait tous les aspects de sa vie. Parce qu'en plus de ne plus le voir, Ioulia allait devoir quitter le Magasin. En fait, à l'heure qu'il était, elle était déjà licenciée. Ioulia remarqua le manteau qu'il gardait sur ses genoux, la posture inconfortable qu'il avait prise pour s'asseoir, une fesse sur sa chaise et l'autre en l'air, et elle dut se forcer à accepter qu'il s'agissait effectivement de la réalité. Que c'était lui, que c'étaient eux, et que ce serait sa vie à présent.

« Tu ne peux pas me virer comme ça, tu n'as aucune raison. »

Quelque chose en elle refusait de lâcher. Il y avait des limites à ce qu'elle pouvait supporter, il pouvait mettre fin à leur relation, soit, mais pas la mettre à la porte après deux années de bons et loyaux services au Magasin.

« Épargne-nous ça, Iouli. »

Il triturait son écharpe. Tous ses gestes témoignaient de ce qu'il aurait largement préféré ne déjà plus être là, que pour lui tout était bel et bien fini, et que tout cet échange

se révélait par conséquent superflu. Mais elle s'obstinait. Cela ne pouvait pas être leur histoire. Il ne fallait pas que cela le soit. Elle se devait de tout faire pour trouver une autre issue.

« Tu peux décider de me quitter mais tu n'as aucun droit de me licencier. J'ai toujours été une employée modèle, j'ai même fait exploser les ventes sur mon poste. Et quoi, du jour au lendemain, tu m'apprends que je suis virée ? Tu ne crois pas que tout le monde va trouver ça bizarre ?

– Employée modèle, je n'irais pas jusque-là. Tu as été absente sans justification à de très nombreuses reprises. Tu as pris des congés plus fréquemment qu'aucune autre employée, des pauses largement au-dessus du raisonnable. Sans parler de tes retards fréquents et considérables. »

Ces mots. Dans sa bouche.

Une haine féroce s'installa en elle. Cette colère, elle ne la connaissait pas, la colère du déni, celle qui se débat une dernière fois avant de tout perdre. Elle luttait pour faire resurgir derrière l'étranger celui qu'elle avait aimé.

« Pour être avec toi, articula-t-elle douloureusement. C'était toujours pour être avec toi. Parce que sinon tu me faisais la gueule. "Pourquoi tu t'en vas déjà, Ioulia ? Tu ne m'aimes donc plus, Ioulia ?" Tu m'as toujours dit de ne pas m'en faire, que je faisais plus de bien à l'entreprise en te détendant qu'en allant répondre à un canal. Tu le sais mieux que moi, tous ces câlins dans la voiture, derrière les vitres teintées et à deux blocs du Magasin pour que personne ne nous voie, les coups rapides dans ton bureau parce qu'il fallait absolument que tu sois de bonne humeur pour rencontrer tes investisseurs... tout ça, je l'ai fait pour



toi, parce que tu me le demandais. Et maintenant tu me le reproches ? »

Des larmes lui montaient aux yeux. Déception. Colère. Dénî. Et cet énervement contre soi-même de ne pas réussir à être plus forte que cela, de le laisser avoir le dessus. Elle voyait à son regard dédaigneux qu'il ne la considérait plus que comme une loque hystérique.

« Ne parle pas si fort, répondit-il d'un ton condescendant. Je te signale que je te fais déjà une faveur en ne renvoyant pas ta mère. Tu sais bien qu'elle ne rajeunit pas et que ses chiffres sont loin d'être ce qu'ils étaient.

– Tu n'oserais pas. »

Sa colère se muait lentement en indignation. Ioulia se raccrochait à l'idée qu'existaient un bien et un mal et que clairement Sacha et elle n'étaient pas dans le même camp. Le souvenir de son recrutement s'imposa à elle pour la deuxième fois de la journée. Elle savait à l'époque. Elle l'avait vu venir. Elle avait essayé d'échapper à ce destin banal que sa mère avait choisi pour elle.

« Ne fais pas l'enfant, continua Sacha. On est dans la vraie vie ici. C'est ma famille qui est sur la table. Et puis, qu'est-ce que tu m'emmerdes ? Tu en trouveras un autre en deux minutes de mec qui soit prêt à te payer pour coucher avec toi.

– Je n'ai jamais été ta pute. »

La sidération empêchait à présent les larmes de se former. Elle ne comprenait pas. Comment avait-elle pu oublier à qui elle avait affaire ? Tous ces échanges où il avait pris grand soin de se montrer sous son meilleur jour ; il s'était préoccupé d'elle, avait veillé à la satisfaire en tout, n'avait

jamais été rien d'autre qu'accommodant. Oui, c'était son patron. Bien sûr, si elle n'avait jamais osé lui dire non, c'était en partie pour cela. Et bien sûr elle avait conscience que s'il s'était entiché d'elle, c'était avant tout pour son physique, parce qu'il avait vingt ans de plus qu'elle et qu'ils ne formeraient jamais une famille, n'auraient jamais d'enfants ensemble. Mais cela faisait deux ans tout de même, ils avaient construit quelque chose pendant ces vingt-quatre mois, ils avaient appris à se connaître. Elle avait même fini par l'aimer, tout doucement, sans y penser, à force d'habitudes et d'heures passées contre lui. Et par se persuader que la réciproque était vraie.

« Prends ces 2 000 roubles, lui jeta-t-il d'un ton dédaigneux en se levant de sa chaise. Ça te suffira pour payer le taxi jusque chez toi et fais-moi le plaisir de ne plus jamais chercher à me contacter. Je ne peux absolument pas me permettre de donner le moindre soupçon à ma femme. J'ai payé l'appartement jusqu'à la fin du mois mais, après, tu te débrouilles. Ne fais pas la conne et pense à ta mère, d'accord? »

Il avait remis son manteau avant d'avoir fini sa phrase. Il n'avait pas touché à la bière qu'elle avait demandée pour lui en le voyant entrer dans le restaurant. Ni aux chips à la crevette. Il avait dû craindre d'attraper un virus en ingurgitant quoi que ce soit provenant d'un tel lieu.

« Et tu peux commander ce que tu veux, j'ai payé à l'avance. Tu ne pourras pas dire que je me suis mal occupé de toi. »

Il ne l'avait pas regardée de tout son laïus, pas vraiment. Comme si une part de lui essayait de se convaincre de ce

qu'il disait. Il ne voulait pas voir son visage s'opposer à lui, lui rappeler que l'histoire qu'il racontait n'avait rien à voir avec celle qu'ils avaient vécue.

Ou du moins essayait-elle de s'en persuader.

Ses regards. C'était comme cela qu'elle s'était rassurée pendant toutes ces années, en lisant dans ses yeux qu'elle avait tout pouvoir sur lui, qu'il serait prêt à n'importe quoi pour lui faire plaisir, qu'il trouvait qu'elle était l'être le plus délicieux qui puisse exister, un trésor à protéger à tout prix. Et que rien ni personne ne pouvait lui être comparé. C'était ce regard qui l'avait convaincue qu'elle ne risquait rien. Le regard de l'amour, avait-elle fini par croire, parce que les yeux ne mentent pas. Elle ne s'était pas doutée que, parfois, ce qu'ils disent n'a pas beaucoup d'importance.

Il était parti. Dix minutes à peine après son arrivée et elle se retrouvait seule, à cette table minable, face à un verre de jus de litchi vide et des chips trop huilées. Une parfaite représentation de ce que serait sa vie désormais : bas de gamme. Elle attira à elle la bière qu'il avait dédaignée et la descendit d'un trait, en une série de gorgées voraces, comme le lui avait appris son père.

Le serveur s'approcha d'elle et lui demanda si elle souhaitait commander à présent que Monsieur était parti. Il lui répéta que la note était ouverte et qu'elle pouvait choisir ce qu'elle voulait, même les plats les plus onéreux. Peut-être n'aurait-elle pas été vexée s'il n'avait pas ajouté ces derniers mots : « même les plus onéreux ». Pour qui la prenait-on si elle devait se réjouir de pouvoir déguster le meilleur de ce bouge infâme ? Elle déclina d'abord la

proposition mais se reprit alors qu'il tournait les talons. « Une autre bière, bien fraîche. Et une vodka », ajouta-t-elle rapidement tout en évitant le regard du serveur et la pitié qu'elle aurait pu y lire.

Elle rejoua mentalement les minutes qui venaient de s'écouler. Il devait y avoir une explication, on ne se débarrasse pas d'un amour aussi facilement. Comment avait-il pu rester stoïque alors même qu'il mettait fin à leur histoire ? Et sans laisser paraître une once de regret ou de tristesse. Il avait bien montré de la colère, oui, quand elle avait haussé la voix, presque de la haine. Et de la condescendance, quand elle avait osé protester contre son renvoi, comme s'il se demandait comment elle avait pu être assez bête pour croire que cela finirait autrement. La vérité était bien trop banale pour que Ioulia ne puisse même l'imaginer. Sacha avait arrêté de penser à elle à l'instant précis où sa femme lui avait appris être au courant de sa liaison. Elle n'était ni la première ni la dernière. Peut-être un peu plus belle que les autres, voilà tout. Presque un peu trop. Elle attirait l'attention là où les autres se contentaient de le mettre en valeur. Sacha avait constaté avec surprise qu'il était soulagé de devoir la quitter. Personne ne laissait des lunettes connectées à son transmetteur s'il ne voulait pas un minimum être attrapé. Il avait aimé Ioulia, aimé la conquérir, la soumettre, un être si jeune et si majestueux, mais à présent elle l'embarrassait plus qu'autre chose. Elle ne tenait pas dans la boîte dans laquelle il aurait voulu la ranger.

Loin de cette réalité, Ioulia se rendit compte, en avalant de la même manière sa deuxième bière en quelques

gorgées, qu'elle n'avait rien anticipé. Elle avait abandonné ses réticences initiales et n'en avait gardé aucune prudence. Elle ne s'était pas constitué d'épargne, n'avait pas profité outre mesure des largesses de son amant. Elle n'avait jamais pensé la situation comme provisoire, n'avait pas envisagé qu'un jour viendrait où l'on ne s'occuperait plus d'elle.

La bière était trop mauvaise pour qu'elle continue à se saouler ici. Elle avala la vodka et demanda au serveur de lui apporter son manteau. Et laissa les 2 000 roubles sur la table. Si elle prenait cet argent, elle acceptait sa vision de l'histoire. Même sans avoir épargné, elle pouvait se payer un taxi. Elle n'avait pas besoin de lui, quoi qu'il puisse en penser. Son transmetteur envoya au boîtier de la voiture l'adresse de ses parents sans qu'elle ait réellement prévu d'aller chez eux plutôt que de rentrer chez elle. Pourtant, elle ne le rectifia pas. Elle n'avait pas envie d'être seule. Elle avait besoin de quelqu'un à prendre dans ses bras et, quitte à se saouler, autant le faire avec la personne la plus experte qu'elle connaisse en ce domaine : son père. Au moins, en buvant en sa compagnie, elle était sûre qu'elle ne s'arrêterait pas à mi-chemin, qu'elle s'endormirait la tête sur la table plutôt que de passer la nuit à ruminer sa relation avec Sacha et la bêtise crasse dont elle avait fait preuve, comme elle venait de le faire ces trente dernières minutes.

Ioulia s'appuya contre la porte de l'immeuble qui, sans surprise, s'ouvrit sans qu'elle ait à y insérer une clef. Ses parents habitaient une des rares résidences du xx<sup>e</sup> siècle encore debout dans Moscou et le système de sécurité était pour le moins inexistant. Leur immeuble était un de ces

khrouchtchevki qui ne comportaient pas plus de cinq étages et avaient été construits pendant la période soviétique pour assurer un logement, même miséreux, à tous les Moscovites. Comment ces antiquités avaient-elles survécu aux multiples plans d'urbanisme qui avaient prévu leur démolition ? Ioulia l'ignorait, mais leurs occupants tenaient plus que tout à ces logements, les seuls dans la périphérie de la ville à être encore accessibles à prix abordable à la location.

Ioulia monta en vitesse les quelques marches qui la séparaient de l'appartement de ses parents, au deuxième étage de l'immeuble, et enfonça cette fois la clef dans la serrure. Une fois à l'intérieur, elle jeta son manteau dans l'entrée et se précipita à la cuisine, auprès de son père. Il n'était même pas 21 heures, la vodka ne devait pas encore avoir eu le temps de l'endormir.

Elle ressentait le besoin d'être rassurée, d'entendre dans la bouche d'un autre que ce n'était pas normal, que ce qui venait de se passer n'était pas la fin inéluctable de son histoire avec Sacha. Elle tira une chaise à côté de la banquette sur laquelle trônait son père et laissa sortir les larmes qu'elle retenait depuis que Sacha avait quitté le restaurant. Son père lui tendit un verre sans lui poser de question. Ioulia l'attira à elle et ses sanglots redoublèrent d'intensité. Elle sirota des lampées du liquide glacé en déglutissant entre ses hoquets, un exercice périlleux qui menaçait à tout moment de voir la vodka remonter aussi rapidement qu'elle était descendue. Sa mère dut l'entendre pleurer car elle jaillit du salon, les bras chargés de vêtements qu'elle était en train de repasser, et lui demanda immédiatement ce qui lui arrivait, là où son père s'était contenté de lui poser une

main sur l'épaule et de la faire boire. Il ne fallut pas plus de deux phrases pour que la mère se mette à crier sur sa fille.

« Tu réalises les risques que tu m'as fait courir? Tout ça pour ton bon plaisir? A-t-on jamais vu une égoïste pareille? » Elle oubliait que c'était elle qui avait insisté pour que Ioulia vienne travailler chez Sacha. Elle qui lui avait recommandé d'être aimable avec son patron, accommodante même. Oubliées les mises en garde qu'elle lui avait répétées. On en connaissait qui s'étaient fait virer pour avoir été un peu trop farouches, l'époque n'était pas à faire la fine bouche, on prenait le boulot et on disait merci. Certaines entreprises n'employaient plus aucun humain. Ne pas être regardante. Avec le père qui jouait déjà le grand intellectuel moraliste, les femmes n'avaient pas un tel luxe, elles n'avaient personne pour le leur offrir et ce n'était pas elle, la mère, qui allait trimer pour toute la famille *ad vitam æternam*.

Deux ans que Ioulia lui donnait tout son salaire. Elle n'avait eu besoin de rien, Sacha lui payait tout et bien plus. Et puis, son père avait des dettes, il était bien normal qu'elle aide ses parents. Ce qui signifiait qu'aujourd'hui elle n'avait pas plus de quelques milliers de roubles sur le compte courant de son transmet'.

« Ce n'est pas avec mon salaire qu'on va tenir. Et certainement pas avec cette histoire que je vais enfin toucher mon augmentation. Tu vas devoir trouver quelque chose vite fait. » Sa mère reprit les vêtements qu'elle avait posés sur la table et repartit dans la pièce adjacente pour finir de repasser, comme si la question ne la concernait déjà plus à présent qu'elle avait déversé son fiel sur sa fille.

« Où vas-tu habiter ? » lui demanda son père en triturant son verre encore plein. Il avait l'alcool décent, il hésitait à boire devant quelqu'un qui avait encore plus besoin que lui de noyer son chagrin.

« Pas dans mon appartement en tout cas », répondit Ioulia dont les pleurs avaient disparu sous les cris de sa mère. « Sacha le louait. Dans dix jours, je suis à la rue. » Elle énonça ces faits sans laisser paraître la terreur qu'ils lui inspiraient. Elle s'était souvenue que l'appartement de ses parents n'était pas le lieu pour montrer ses faiblesses. Elle devait être forte, laisser sa mère s'agiter devant elle, puis trouver un autre endroit où aller panser ses plaies. « Hors de question que tu reviennes ici, aboya immédiatement sa mère. Pour que ça parle au travail, qu'on croie que je te soutiens ? Je n'ai pas besoin de ça, je vais déjà suffisamment devoir faire profil bas à cause de toi. »

Sa voix traversait le mur et Ioulia entendit les chuintements du fer qui glissait sur la planche. Cela la peinait toujours de voir sa mère accomplir des tâches de machine. Pas tant par piété filiale que parce qu'elle considérait qu'aucun humain n'aurait dû en être réduit à cela. Elle avait prévu de lui acheter l'extension « Linge » pour le nouvel an. Sacha avait promis de la payer pour elle. Un bijou de domotique qui se chargeait de laver, plier et repasser sans la moindre assistance humaine. Quel gâchis, pensa Ioulia en se resserrant un verre de vodka. Son père lui tendit un cornichon et elle songea que ce serait sans doute la seule chose qu'elle obtiendrait d'eux avant longtemps. Elle croqua à pleines dents et laissa le jus couler sur la nappe. Cette fois, ce n'était pas elle qui le nettoierait.



*Milan – 1972 – 17 °C*

Federica se retrancha dans sa cuisine. Elle avait besoin d'être au calme pour pouvoir reprendre ses esprits, boire son vin et décider de la suite. Rien ne se passait comme elle et Pietro l'avaient prévu. Une fois tous réunis, et après de longues minutes d'argumentation impeccablement ficelée, ils avaient conclu leur numéro en proposant – et ce malgré le manque d'enthousiasme ambiant – un plan pour passer à l'action. Ils n'avaient rencontré en réponse qu'un silence froid, des signes de tête vaguement embarrassés et des regards distants. Federica avait pourtant espéré que l'élan d'adrénaline provoqué par leur course-poursuite avec la police aurait rendu leurs camarades plus sensibles à l'idée de prendre des mesures.

En bon négociateur, Pietro suggéra de « prendre cinq minutes pour grignoter quelque chose » et discuter de ce qu'ils venaient de proposer. Puis il fila immédiatement pour renforcer ses positions, confrontant en premier lieu Alfredo, leur vieux comparse dont le soutien leur avait jusque-là paru évident, tout en faisant signe à Federica d'attaquer par l'autre bord, le couple Diperonni, qu'ils avaient convié tout en sachant que leur appartenance de longue date au syndicat les mettrait en porte-à-faux. Ils n'avaient cependant pas imaginé ce que Federica entendit

à ce moment-là. Une succession de plates excuses et de tentatives maladroites pour justifier une adhésion plus rigoureuse que jamais aux lignes syndicales qu'ils avaient pourtant vivement critiquées pendant les trois années qu'elle avait passées à militer à leurs côtés. S'ils les avaient invités ce soir-là, c'est que le couple avait été au cœur de la lutte de l'usine Alfa Romeo pendant l'automne chaud de 1969, insistant pour que le comité reste indépendant des syndicats, et plus encore du parti communiste, et qu'il se dote de ses propres organes décisionnels. Les époux Diperonni étaient ainsi devenus des figures clés du militantisme milanais, et les avoir ou non avec eux pèserait lourd dans le rôle qu'ils pourraient jouer par la suite.

Il fallut plusieurs minutes à Federica pour tirer au clair leurs mines gênées et leurs discours alambiqués. Tommaso Diperonni, le mari, s'était vu offrir un poste au sein du syndicat. Il deviendrait membre du comité rédactionnel de la gazette milanaise à la fin du mois, une promotion inattendue pour un vieux militant tel que lui. Pour la première fois de sa vie, il allait travailler dans un bureau et non dans un atelier, passer du statut de col bleu à celui de col blanc et, enfin, avoir sa propre standardiste. Quand Federica perçut l'éclat dans ses yeux à la mention de cette distinction particulière – une femme qui serait employée pour répondre à ses désirs à toute heure du jour –, elle comprit que le jeu était perdu d'avance. À quoi bon insister sur la non-représentativité du syndicat, le fossé de plus en plus croissant entre ses revendications et celles des ouvriers ? Tommaso le savait, lui qui avait appris la majeure partie de ce qu'elle aurait pu lui raconter. S'il avait décidé d'accepter

le poste qu'ils lui proposaient, c'est qu'il avait déjà renoncé. Et Federica pourrait tenter de le culpabiliser tant qu'elle voudrait, elle ne ferait pas le poids face à la perspective de cette standardiste qui, chaque jour, apporterait son café à Tommaso.

Leur cuisine était la pièce qu'elle préférait dans l'appartement, celle où elle se réfugiait toujours quand elle avait besoin de faire le point. Elle ouvrait la fenêtre et se perdait dans la contemplation des rails. C'est la vue qui l'avait convaincue de louer ce logement, en dépit du bruit des trains qu'ils entendaient même depuis leur lit, en dépit de la saleté de la rue dans laquelle il se situait. Elle avait toujours vécu de peu, mais ce n'est qu'en arrivant en ville qu'elle avait découvert cet aspect miséreux que peut avoir le populaire. Les sacs-poubelle éventrés dans la rue déversant leurs déchets aux pieds des passants, la crasse incrustée dans les façades des maisons, qui des années auparavant avaient dû être blanches, les jeunes qui arrivaient du sud sans un sou en poche et dormaient sur les bancs de la gare. Pietro lui avait promis qu'elle s'habituerait.

Tout avait été organisé avant même qu'ils ne soient mariés. Il était parti le premier, juste après les quelques jours à camper au bord de la mer qui leur servirent de lune de miel, et avait intégré une usine dans laquelle il connaissait des camarades pendant qu'elle secondait son père dans les champs avec Tonio pour la saison des récoltes. En novembre, le gros du travail derrière eux, elle l'avait rejoint. Ces six mois de latence devaient permettre à Pietro d'économiser sur son salaire pour qu'ils puissent

s'installer confortablement dans l'appartement qu'ils ne manqueraient pas de trouver.

Tout s'était passé comme ils l'avaient prévu, à part que Federica avait découvert qu'avec le pécule de Pietro et le montant de leurs salaires réunis – il l'avait fait embaucher dans son usine avant même son arrivée – ils ne pouvaient envisager de vivre dans un quartier moins délabré. Cette fenêtre avait été sa délivrance. Elle retrouvait les perspectives de sa campagne, une étendue vierge sur laquelle laisser glisser son regard, et elle avait supplié Pietro de payer une avance pour s'assurer que l'appartement ne leur échappe pas.

Le calme lui vint à la première bouffée d'air frais qu'elle inspira par la fenêtre. Avec lui s'infiltrait en elle sa capacité à planifier, à analyser les cartes qu'ils gardaient dans leurs manches, de même que les embûches qu'ils ne manqueraient pas de rencontrer. Et surtout, à élaborer une stratégie pour forcer leurs vieux camarades à prendre position.

Elle devait se recadrer, trouver une solution, une manière de relancer le débat, de leur faire comprendre qu'ils ne pouvaient pas continuer à cautionner les actions d'un parti qui ne les représentait plus en rien. Ils jouaient à ceux qui y croyaient encore, qui refusaient de se désolidariser, qui ne voulaient pas voir le navire couler, mais elle savait à présent comment ils avaient été achetés. Derrière leurs sourires navrés de vieux militants se cachait une résolution tenace : une secrétaire qui leur servirait du café. Pour les faire changer d'avis, elle devait renverser la situation. Les convaincre qu'ils avaient plus à gagner en